

LA MARNE

VERDUN

NOS GLOIRES ET NOS DEUILS

Deuxième série des Visions de guerre

C. L. de Rooden

YPRES

COURGELETTE

Librairie GRANGER FRÈRES, Limitée

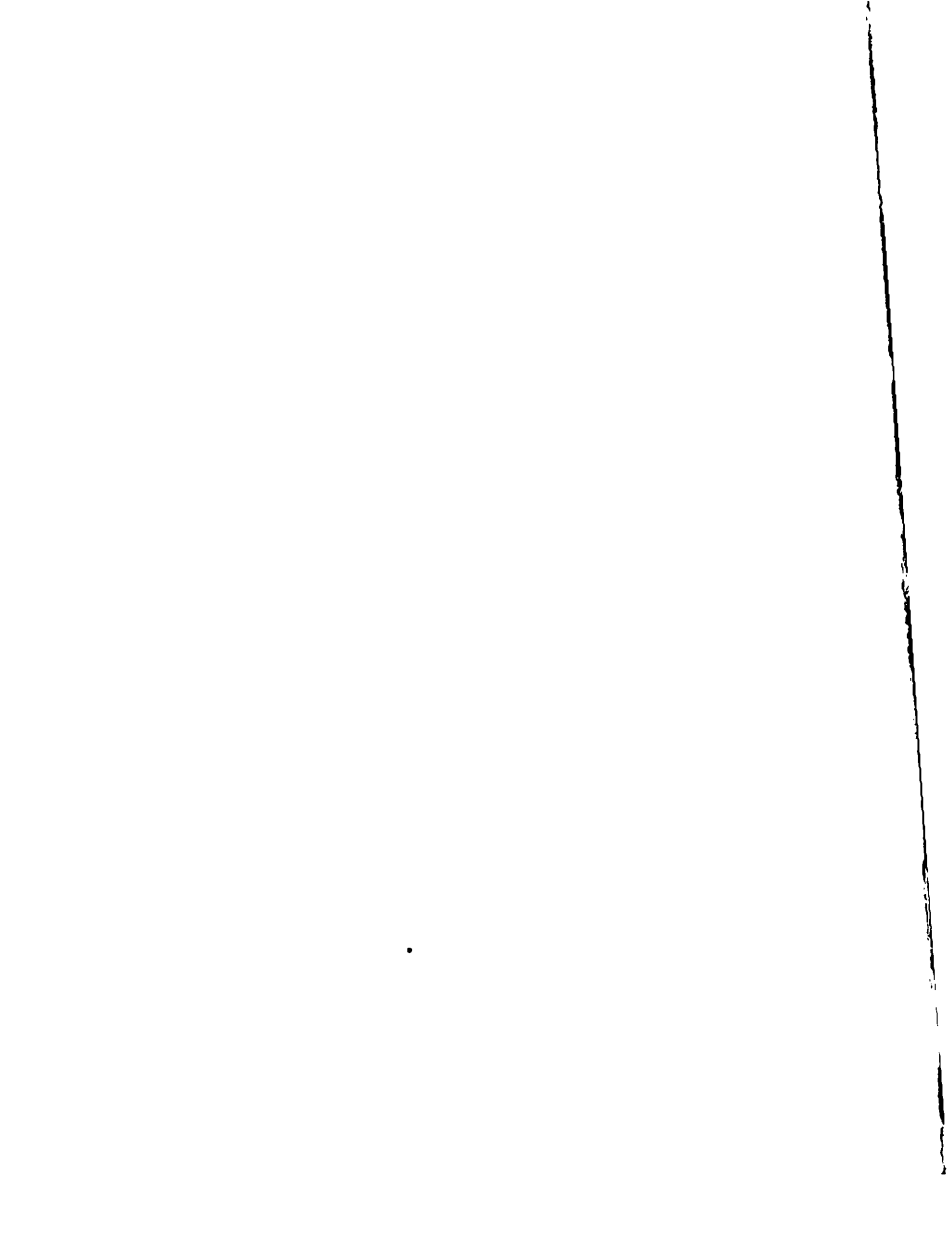
MONTRÉAL, CANADA.

En livrant au public ce second volume et ces quelques pensées, ces quelques "Visions de guerre", j'éprouve la grande *navrance* de ne pouvoir encore fermer mon livre avec le mot : Victoire. C'était le vœu que j'avais formulé dans la préface de "A la Baïonnette", je termine celle de "Nos gloires et nos deuils" par ce mot : Espoir.

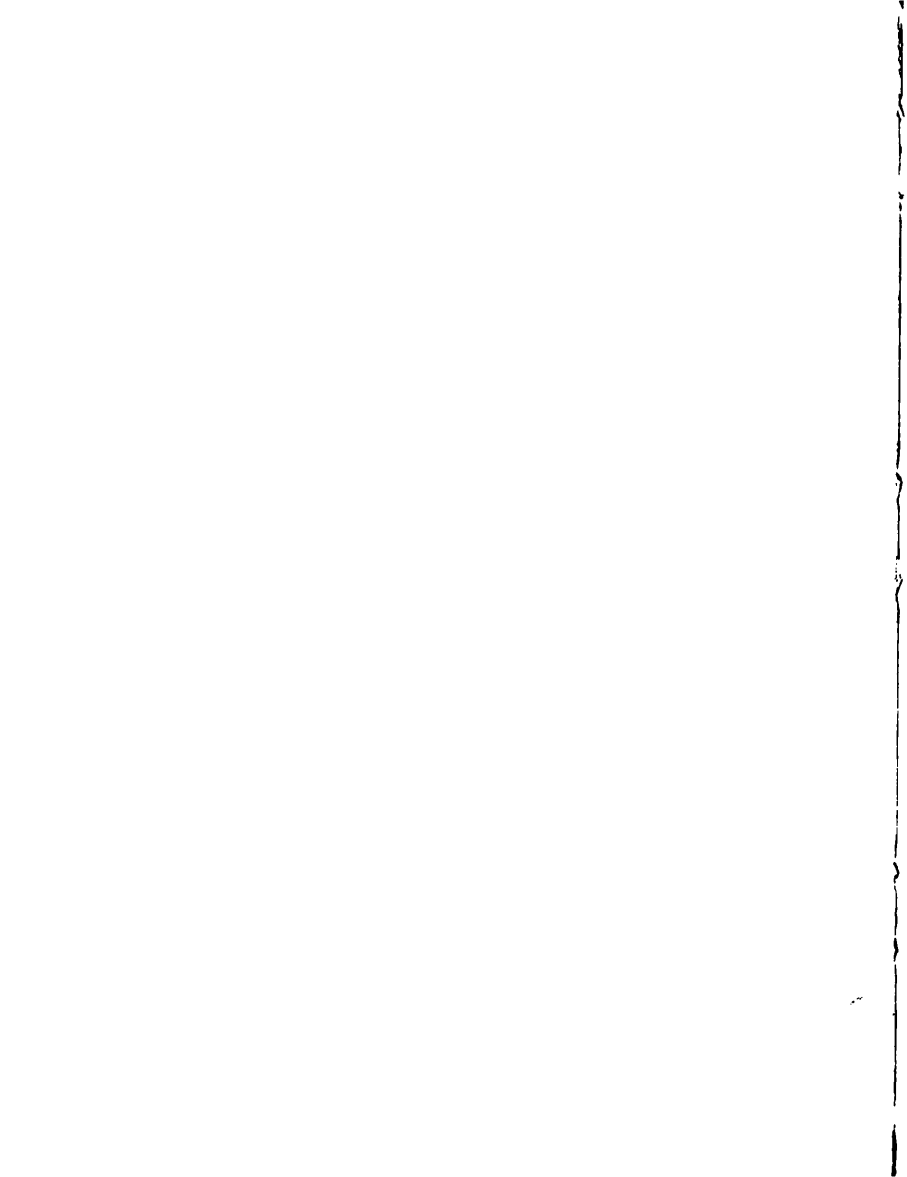
C.-L. DE ROODE

Montréal, décembre 1916.





VERDUN



VERDUN

A M. C.-E. Bonin, consul-général
de France au Canada.

Le Kaiser et son fils sont brutes plus cruelles
Que le tigre et le lion dont la griffe et la dent
Montrent que le destin, dans ses lois éternelles,
Les créa pour tuer et vivre en égorgeant.

L'un et l'autre blasés, par de sadiques noces,
Dans la guerre ont cherché des picrates nouveaux !
Ils sont, par volupté, cyniquement féroces,
Leur luxure se plaît dans les chairs en lambeaux.

Triste soldat germain, ne dis pas que tu l'aimes,
Celui pour qui tu n'es qu'une chair à canon,
Monstre qui, pour sauver son sanglant diadème,
Immole sans compter ses hommes à foison.

Sur Verdun maintenant leur seul espoir se fonde,
Il leur faut cette prise à proclamer demain,
Pour apaiser Berlin et son peuple qui gronde,
Qui demande la paix et réclame du pain !

Verdun est comme Reims célèbre dans l'histoire :
Elle fut le berceau des Rois Carolingiens,
Henri sur Charles Quint y prit une victoire,
Notre Joffre en fera le tombeau des Prussiens !

Quand le Kaiser, de loin, surveille une bataille,
Le même ordre formel atteint ses officiers :
" Faites de vos soldats de la pâte à mitraille,
Je suis, vous le savez, l' " Empereur des charniers " .

Le carnage déroule une horreur indicible,
A nos soixante-quinze, immenses blocs humains,
Des régiments entiers viennent servir de cible.
Couche, joli canon, en piles les Germains !

" Alimentez " , criait Guillaume fou de rage :
Les renforts, sans répit, ahuris, sont menés
Comme de mornes bœufs en masse à l'abattage !
Les morts tassent les morts par les balles fauchés !

Nos poilus, dignes fils des gas de Meuse et Loire,
S'élançant à l'attaque au cri de Liberté !
C'est une lutte épique, unique dans l'histoire,
Mais l'ennemi s'épuise et son coup est raté.

Depuis douze longs jours dure la boucherie !
Funèbre vers Potsdam retourne l'Empereur,
Et du prince héritier la figure flétrie
Sous son masque insolent est livide de peur.

Pour la férocité d'une ignoble famille,
A Guillaume, à son fils, pour garder le pouvoir,
Des Prussiens sont tombés par centaines de mille,
Mais n'empêcheront point la mort de l'aigle noir.

Vous avez réveillé notre vierge Lorraine,
Vos canons sont trop près des champs de Vaucouleurs,
Et l'étendard de Jeanne est sorti de sa gaine,
S'unissant pour vous vaincre à notre trois-couleurs !

Tu veilles, n'est-ce pas, grand Français dans ta tombe,
Déroulède pressant aux lèvres ton clairon !
Viens sonner avec nous : c'est la Prusse qui tombe,
C'est ta revanche enfin qu'aujourd'hui nous t'offrons !

4 mars 1916.



SOUS VERDUN

Sans trêve ni merci, la vision sanglante
Se dresse devant moi, me torture, me suit ;
C'est l'implacable film qui, tout le jour, me hante ;
C'est le spectre rampant qui m'éveille la nuit !

Au terrible décor, Verdun, de tes carnages,
Tes bois chauves, tes monts tailladés, en lambeaux,
Ajoutent de leurs noms les sinistres présages ;
C'est la " Côte du Mort ", c'est le " Bois des Corbeaux."

Les rapaces gavés de charogne allemande,
Par leurs lugubres cris convoquent le Kaiser,
Des corbeaux festoyants, la croassante bande
Guette ta sale peau, Guillaume, pour dessert !

Sur la " Côte du Mort " : la farouche aventure !
Saxons, Badois, Teutons forment de grands tas gris,
Si hauts que maintenant la côte a pour ceinture
D'immenses espaliers de cadavres raidis.

" Je ferai, s'il le faut, tuer deux cent mille hommes ",
— Calculait le Kaiser, — " mais Verdun tombera."
Le Kronprinz ajoutait : " Dans l'impasse ou nous sommes,
C'est le grand coup de dés qui seul nous sauvera."

Plus de vingt jours passés dans deux grandes ruées,
Deux cent mille Allemands pour l'Empereur sont morts !
De blessés, de mourants, les plaines sont jonchées.
Verdun reste debout, résiste à leurs efforts !

A Coblenz, cependant, à Cologne. à Mayence,
En dépit des censeurs, on connaît l'insuccès.
Et les mornes blessés comblent les ambulances,
Avouant tristement : " Qu'ils sont forts ces Français !

Reculer ! c'est trop tard ! avouer la défaite,
C'est risquer à Berlin la révolution !
Coûte que coûte, il faut retarder la retraite
Et sacrifier là son dernier bataillon.

Pour un suprême effort, il lance des réserves ;
Jeunes, vieux, ramassis de régiments sans noms !
Nos Poilus froidement au fusil vous les servent,
Le reste vient s'offrir au feu de nos canons !

Bonaparte, vainqueur du haut des Pyramides,
Te raille bien, Kaiser, toi qui veux l'égaliser !
Vois, de ton piédestal de cadavres livides,
Tes soldats te maudire et ton rêve crouler !

Verdun, c'est ton Destin, Guillaume, qui t'y mènes,
Verdun, ton fol orgueil va s'y faire écraser !
Les " Verges de Verdun " vont te couper les veines,
Verdun, c'est la Lorraine et l'Alsace à venger !

12 mars 1916.

DES RUINES DE VERDUN

Verdun ! roman d'horreur impossible à décrire !
Du Kaiser, du Kronprinz, les forfaits inédits
Trouveront nos neveux sceptiques pour les lire.
Notre esprit conçoit mal ces crimes inouis !

Vous qui, bien à l'abri, sacrifiez vos hommes,
Dépeuplez l'Allemagne et videz vos foyers,
Dont la Garde n'est plus déjà que des fantômes
Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ?

Verdun vous paraissait de conquête facile !
Les semaines, les mois, un quart d'an sont passés,
Vous n'avez pas Verdun, au stratège inutile.
Mais vos meilleurs soldats, en masse, y sont tombés.

Princes qui, sans compter, — ce ne sont point les vôtres, —
Jetez sous nos canons des enfants de seize ans,
Qui, sans honte, enrôlez les vieux comme les autres,
La France et ses poilus ont déjoué vos plans.

Verdun, tableau d'honneur de la race française,
Si grand que, pour le peindre, il faut l'or fulgurant
Qui coule du soleil, lui donnant pour cimaise,
Dans l'immortel Salon, le ciel resplendissant.

L'ennemie, sans répit, s'acharne sur la France,
Comme à la clef de voûte, au tablier géant,
Qui font d'un monument la force et la puissance,
Mais la hache teutonne y brisa son taillant.

Devant ceux de Verdun, tous les exploits s'effacent,
Les soldats de Louis et les fameux "Grognards",
Hoche, Marceau, Kéber, comme des ombres passent,
Et devant nos poilus baissent leurs étendards.

Des ruines de Verdun aux cimes de l'histoire,
Devant tout l'univers, haletant, aux abois,
Surgira pour la France une page de gloire
Que le cycle des ans n'inscrira qu'une fois.

1er juillet 1916.



LES TROIS CROIX

Verdun ! gloire à Verdun ! parole la plus magne
Que jamais un Français aura pu prononcer.
Verdun, mot qui dit, " Halte ! " au Prince d'Allemagne ;
Verdun, geste puissant qui défend de passer !

Prussiens et Bavaois, Brandebourgeois superbes,
Kronprinz, qu'en as-tu fait ? ton pays veut savoir.
Six cent mille Germains fauchés comme des herbes !
Si Berlin, qui murmure un instant, pouvait voir !

Verdun ! Vive Verdun ! C'est la phrase qui brave,
Kaiser, toute ta rage et qui la fait pleurer !
Triste peuple allemand, de mensonge on te gave,
Mais la vérité vient et va t'épouvanter !

Verdun, de tes débris, de ta pierre noircie,
De tes murs écroulés, tout le monde est jaloux !
Ce sont les fiers joyaux que l'univers envie,
Mais que le Français doit vénérer à genoux !

Verdun ! depuis six mois ton inlassable épée
A frappé sans répit, décimé les Teutons ;
Sur tes ruines debout, par la France enlacée,
Tu proclames sa gloire au chant de tes canons.

Le Czar, le grand Allié, t'a donné l'accolade,
La croix de Nicolas près de ta croix d'Honneur,
C'est pour tes défenseurs une telle embrassade,
Que même jusqu'au ciel en monte la saveur !

Elles sont, ces deux croix, comme l'apothéose
Et le signe vainqueur de tout le sol Lorrain !
Sur le cœur de Verdun, Guillaume, si tu l'oses !
Viens donc les arracher de ton ignoble main !

Mais non ! Hohenzollern, race à jamais maudite !
La seule croix pour vous, c'est celle du gibet !
Nous t'y clouerons bientôt, en terre non bénite,
Et même les corbeaux te fuiront : dégoûtés !

Août 1916.



L'IMMORTELLE

Sept longs mois sont passés ! Nivelles à l'offensive,
Dans un val de tombeaux avance chaque jour !
Il a son objectif, et Metz sur le qui-vive,
Du tricolore, attend le glorieux retour !

Verdun, vieille cité, doyenne de Lorraine,
A la base au sommet du domaine des Francs,
De Charles-Quint déçu la survivante haine,
Avec Guillaume en vain voulut te mordre aux flancs.

Quand l'“Empereur” ne sut te joindre à sa couronne,
Que peut Hohenzollern, ce foudre de carton !
Si la corde du moine à sa veule personne
S'enroule quelque jour, c'est pour sa pendaison !

Le Kronprinz fossoyeur, à la lubrique trogne,
Avait rêvé, Verdun, de te prendre d'assaut !
Il a vu le néant de ce songe d'ivrogne,
A son cou des poiilus il sent déjà l'étiau.

Laissons là cet infâme et parlons de ta gloire !
Pour célébrer, Verdun, ta sublime valeur,
Huit peuples t'embrassant, en face de l'histoire,
Sur ta poitrine ont mis chacun leur croix d'honneur.

Poincaré, Nicolas, Georges Cinq d'Angleterre,
Albert et tous les rois, avec nous combattant,
Ont, d'un geste très beau, magnifique et sévère,
En décorant Verdun, souffleté l'Allemand.

Hier petite ville, aujourd'hui l'Immortelle,
Pour te garder, Verdun, que de femmes en deuil
Ont donné leur enfant ! Ta défense est si belle,
Que leur douleur sourit d'un maternel orgueil.

Le cher fils disparu, ton époux, jeune veuve,
Des huit croix de Verdun, ils ont tous hérité.
Mort ! orphelin, ce mot point ne faut qu'il t'émeuve,
Car ton papa survit dans l'immortalité !

25 septembre 1916.



LA TERRE LORRAINE

A M. le Dr Brisset des Nos, président de l'Union Nationale Française, qui organisa la fête de Jeanne d'Arc à Montréal.

Dans ses fastes, la France a cette gloire unique
De fleurir les exploits de ses mâles guerriers,
Du fait d'armes joli d'une vierge mystique,
Entrainant à l'assaut de rudes chevaliers.

L'histoire se répète, et la horde germaine
Qui se brise à Verdun contre nos trois couleurs,
Jette un lustre nouveau sur la terre Lorraine,
Où naquit Jeanne d'Arc, non loin de Vaucouleurs.

Elle est aussi la sœur, cette enfant valeureuse,
Des gas qui, dans l'histoire, incrustant leurs sabots,
Ont immortalisé ce nom de Sambre et Meuse,
Dont un hymne guerrier fait surgir les héros.

Aux heures du péril, la France prolétaire,
Chez les humbles toujours a trouvé son salut ;
Du fils du tonnelier, de la simple bergère,
A faire des sauveurs le Grand Maître s'est plu.

Jeanne, la cathédrale où l'ange au beau sourire
Te vit conduire au sacre un monarque indolent,
Comme un nouveau bucher rappelant ton martyre,
Dresse de ses piliers le squelette géant.

Revêts comme autrefois Jeanne ta blanche armure,
Depuis plus de cents jours qu'en Lorraine, chez toi,
Horrescant l'univers, cet holocauste dure.
Ton nom pour les poilus est un acte de foi.

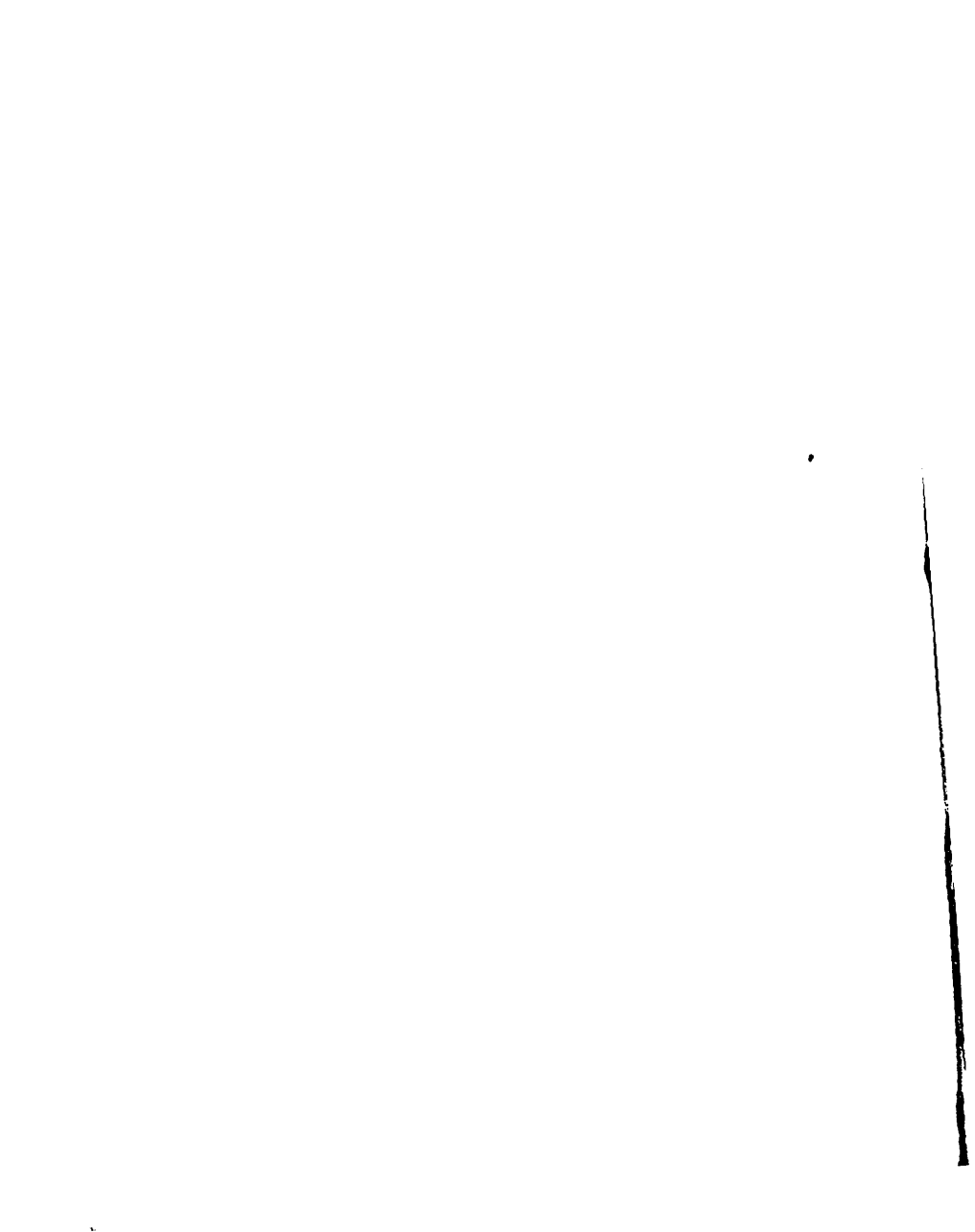
ENVOI.

Les miens à Fontenoy, cette lutte en dentelle,
Aux Anglais auront dit : " Messieurs, à vous l'honneur "
Ici de chanter Jeanne et sa fête nouvelle ;
J'en suis heureux, Baker, vous avez la primeur.

Je parle de dentelle et j'aime la réplique
Des Cyrards pour charger boutonnant leurs gants blancs ;
Atavisme charmant, sous notre République,
On sait comme jadis se battre galamment.

1er juin 1916.

NOTE.—Mon ami, M. W. A. Baker, a publié, le 20 mai, une poésie de haut style sur Jeanne d'Arc.





HÉROS ET MARTYRS



GALLIÉNI

D'embrasser nos héros la veule mort s'enivre !
Galliéni n'est plus, France, qu'un souvenir,
Un chapitre nouveau fulgurant dans ton livre,
Désigné par l'histoire à ne jamais mourir !

Lorsqu'en Soixante-Dix il portait l'épaulette,
Aux heures de revers il se fit le serment
De travailler sans cesse à venger la défaite,
A tirer les "Deux Sœurs" du joug de l'Allemand !

Pour doter son pays d'un immense domaine,
En diplomate, il sut capter Madagascar,
Pacifier sans heurt la peuplade hautaine,
Dont les fils aujourd'hui portent notre étendard.

De ce vieux général, à lui-même sévère,
Le cœur ne battait plus quand le labeur cessa.
Les yeux tournés vers l'Est, aux premiers bruits de guerre,
On le trouva debout, au poste de combat !

Ainsi, Gallieni ! cette ultime victoire !
Paris que tu sauvas, déployant ses drapeaux,
Ta France irradiant aux cimes de la gloire,
Pour toi toujours seront un rêve des plus beaux !

Quand l'instant sonnera de nos apothéoses !
Au front des régiments des immortels guerriers
Surgiront les esprits et sur les tombes closes,
Les survivants viendront incliner leurs lauriers !

Jun 1916.



“QUELQUE PART SUR LE FRONT”

Il allait dans la vie, enivré de jeunesse.
La fierté, dans ses yeux, se nimbait de douceur.
Il était ce vaillant tout rempli de tendresse.
Une balle passa qui nous broya le cœur !

“Quelque part sur le Front”, dans l’ardente mêlée,
Un peu de sang de plus dans le tombeau géant,
Quand la mort lui donna l’accolade glacée,
Il est tombé, mon gas, France, en te défendant !

C’est un geste très simple, en ces temps d’épopée !
Chaque père Français doit savoir aujourd’hui
Qu’au pays son fils doit une dette sacrée,
Qu’il est à la patrie avant que d’être à lui.

Cela n’implique pas que la mort héroïque
De celui dans lequel vivait tout mon espoir
Me trouve sans douleur et froidement stoïque :
J’ai le droit de pleurer, quand je suis seul, le soir.

Regardant défiler, clairons, tambours en tête,
Vos ardents bataillons, soldats du Canada,
Je m’arrêtais songeant : ils seront à la fête ;
Comme mon fils, ils vont là-bas où l’on se bat.

Maintenant, devant vous, je demeure plus sombre,
Je pense que c'est peu d'un seul fils à donner,
Quand les braves d'ici partent en si grand nombre
Pour remplacer les morts, pour vaincre et les venger.

Ce que nous coûtera cette lutte inédite,
De ruines et de sang, jamais ne s'écrira.
Mais nous l'aurons, Kaiser, ta carcasse maudite,
Au nom des disparus, lors on te jugera.

Il allait dans la vie, enivré de jeunesse.
La fierté, dans ses yeux, se nimbait de douceur.
Il était ce vaillant tout rempli de tendresse.
Une balle passa qui nous broya le cœur !



LE LIEUTENANT REVOL

Dans la France qui lutte et la France qui crie :
"Au drapeau, mes enfants !" tout le monde aujourd'hui
Côte à côte se bat pour la même patrie !
Sur le sang répandu la même gloire luit.

Montréal maintenant a le droit d'être fière
De ces braves Français, ici vivant heureux,
Mais au premier appel partis pour leur frontière,
Prouver qu'au Canada l'on reste valeureux.

Tous, riche comme pauvre — exceptons quelques lâches
Souteneurs ou froussards sans patrie et sans dieux —
Ont senti le devoir et les saintes attaches
Retenant tout Français au pays des aïeux.

Pour ceux qui reviendront nous aurons des couronnes !
De notre colonie ils seront les premiers,
Car les grands parchemins que la bataille donne
Pourront seuls désormais faire des chevaliers !

France, pour te servir de la rive lointaine
Revol et Galibert et d'autres sont partis,
Dont la mort a déjà, dans sa rage inhumaine,
Fauché les avens et les bonheurs promis.

Envions ces héros, pavant de leur poitrine
Le sublime chemin du triomphe final !
Devant ces morts si forts, on admire, on s'incline.
Le destin leur a fait un trèpas idéal.

Revol ! tant de bonté, tant d'ardente énergie,
Le frère affectueux et l'ami bienveillant,
Pour sa France chérie il a donné sa vie.
Revol, le bon Français, est mort en combattant !

La victoire n'a point de vulgaires caprices,
C'est une femme éprise éperdument du beau,
Ses bras ne sont ouverts qu'à de grands sacrifices,
Mais ses baisers souvent n'embrassent qu'un tombeau.

Octobre 1915.



LE BLEUET

A mon camarade Singher
qui m'a montré une carte
postale de son fils mort au
champ d'honneur.

Sur la carte postale, écrite en la tranchée,
Le bleuet envoyait — renique maintenant !
Son portrait en soldat et sa douce pensée :
“ De Page, votre fils, qui pense à vous, maman.”

Dans ces mots, rappelant ses caresses d'enfance,
Madame, il avait mis le meilleur de son cœur !
Il est tombé depuis pour le drapeau de France !
Ami, je la ressens votre fière douleur.

En lui chantait l'esprit de notre Marseillaise :
Quand son frère au foyer est revenu blessé,
Le cadet est parti vers la terre française,
Pour suivre le chemin par son aîné tracé.

Crânement des combats il fit l'apprentissage,
Même sur sa vareuse il avait un galon,
Qu'on ne gagne aujourd'hui qu'à force de courage,
D'autres grades c'était le premier échelon.

A vingt ans ! vaillant et fort, souriant à la vie !
Une balle en plein cœur ! Son dernier regard voit
Là-bas, dans le lointain, sa famille chérie :
“ Que papa sache bien que j'ai fait ce que dois ! ”

Un bleuet comme lui, son compagnon fidèle,
Vous a transmis, Singher, son dernier idéal !
La gloire lui donnant l'accolade immortelle,
Embrassa pour les siens votre cher caporal !



TRI-SYMBOLE DE GLOIRE

Roy, Guy Drummond, Revol, synthèse d'énergie !
Bien d'autres sont tombés, bien d'autres tomberont
Mris ce trio nous donne, en payant de sa vie,
Une fière leçon que nos fils retiendront.

C'est un premier faisceau d'hommes pris sur la cime
Pour mieux prouver ici le devoir de s'unir.
Ils ont symbolisé par un trépas sublime
Comment on doit servir, comment on doit mourir.

Favorisés tous trois des dons de la fortune,
Possédant devant eux des avenir brillants,
Sous les drapeaux unis leur âme devint une
A ce moment sacré d'agir en combattants.

Guy Drummond descendait d'une famille anglaise
Roy s'émerveillait d'être du Canada.
Revol avait l'amour de sa race française,
Ils étaient de l'élite et sont morts en soldats.

Découvrez-vous, rhéteurs, prédicants de discorde,
A l'abri des obus jonglant avec des mots,
Devant ce tri-linceul qui de gloire déborde,
Méditez la leçon que donnent ces héros.

Valeureux précurseurs d'une magne apogée,
Quand la victoire aura tendant ses ailes d'or,
Des nôtres couronné l'indicible épopée
Aux martyrs d'avant-garde on songera d'abord.

Octobre 1915.



LE MEURTRE D'EDITH CAVELL

Les grands fauves blessés sur la main qui les panse,
Ne portent point la dent, la lèchent doucement.
Le sauvage brutal, pour l'être sans défense,
A d'étranges douceurs, des caresses d'enfants !

Il faut être Kaiser pour faire ses délices
D'une femme qui souffre ou d'un enfant martyr,
Et d'une voix cynique ordonner des supplices !
Le mal est son objet, la douleur son plaisir !

Pour lui, depuis des mois, on s'égorge et l'on tue,
L'univers se dépeuple et très lasse la Mort
Laisse tomber sa faux et s'affale éperdue :
Guillaume la remplace ignoble sous l'effort.

La bête est acculée et sa fin est prochaine !
Mais pour mieux couronner ses horribles méfaits,
Mieux désigner son nom au mépris, à la haine,
Wilhelm a perpétré le plus grand des forfaits.

C'est contre une infirmière, une fille vaillante,
Qui donnait aux blessés ses soins et sa douceur,
Que vint tomber sa rage et que sa main sanglante
Signa l'ordre qui bat tout les records d'horreur.

Edith Cavell, voilà la terrible victime
Qu'un tribunal formé de "juges" de Berlin,
Sous un prétexte faux, dans son cénacle intime,
A fait sans jugement fusiller un matin.

De ce meurtre commis à la face du monde,
La vengeance n'est pas seulement aux Anglais !
Toute l'humanité devant ce crime immonde
Voit se lever partout d'implacable croisés.

Quelque reître allemand, quelque baron infâme,
Dans son grand uniforme, avec sa croix de fer,
A pris sa lourde épée et son gros revolver :
Ce vaillant, ce héros, va tuer une femme !



LE MARTYRE DE LILLE

Ils sont ces Allemands dilettanti du crime,
Et vivent dans le mal comme un poisson dans l'eau.
La cruauté pour eux est la vertu sublime,
Chaque soldat prussien est doublé d'un bourreau.

Dieu vous garde, vous tous qui vivez en famille,
Jeune fille choyée, épouse qu'on chérit,
Du lamentable sort de Roubaix et de Lille,
Où des Germains maudits la kulture sévit.

Ecoutez bien, enfant, — ceci n'est pas un conte, —
Quand vous serez très vieux, à l'heure de mourir,
Qu'à ses petits-enfants chacun de vous le conte :
Notre haine pour eux ne doit jamais faiblir !

Riant des lois de guerre et comblant l'infamie,
Des pays envahis ils ont pris les civils :
Les filles, les garçons entraînés en Bochie,
Sont forcés aux travaux les plus durs, les plus vils.

Qu'une mère à genoux implore qu'on la laisse
Avec sa fille au moins s'en aller en exil,
L'Herr officier en Von, crapuleuse noblesse,
A la pauvre répond par un coup de fusil !

Pour les Neutres d'Europe, il est stupide et lâche
Froidement d'assister à tous ces attentats.
En aidant des Alliés la libertaire tâche,
Ils auraient, après tout, protégé leurs États.



“LUSITANIA ”

Semant d'albes frisons sa route d'émeraude,
Le paquebot filait. Point de canon à bord,
Rien que puisse invoquer le sous-marin qui rôde,
Pour vouer tout ce monde aux affres de la mort.

* * *

Des femmes, des enfants, et des “misses” si belles
Qu'un Sauvage à genoux leur eut baisé les mains !
Voilà ce qu'il fallait à ces goules cruelles,
Au bourreau couronné, l'Empereur des Germains !

L'Allemand vient de pendre, au gibet de l'histoire,
Le meurtre le plus vil que l'univers ait vu !
Il a déshonoré, pour toujours, sa mémoire
D'un crime révoltant, que seul il a conçu !

Le “Lusitania”, près des côtes d'Irlande,
Sans merci, sans avis, fut torpillé deux fois !
De milliers d'innocents venger la mort horrible
Est pour tous, maintenant, un grand acte de foi !

Dans un ravin caché quand le brigand farouche
Guette — parfois sans pain — le voyageur armé,
Il risque, ce bandit, qu'une balle le couche,
Il sait qu'à l'échafaud il peut être mené.

Mais des marins royaux attendant leurs victimes
Pour, sans risque, envoyer des gens inoffensifs,
Des bébés de dix mois dans le fond des abîmes,
Les pendre c'est trop doux, on doit les brûler vifs.

* * *

Dans le feu des combats, le soldat qui s'égorge
Peut perdre—c'est humain—le conscience du mal.
Quand l'ivresse du sang le saisit à la gorge,
L'homme, souvent, devient un féroce animal.

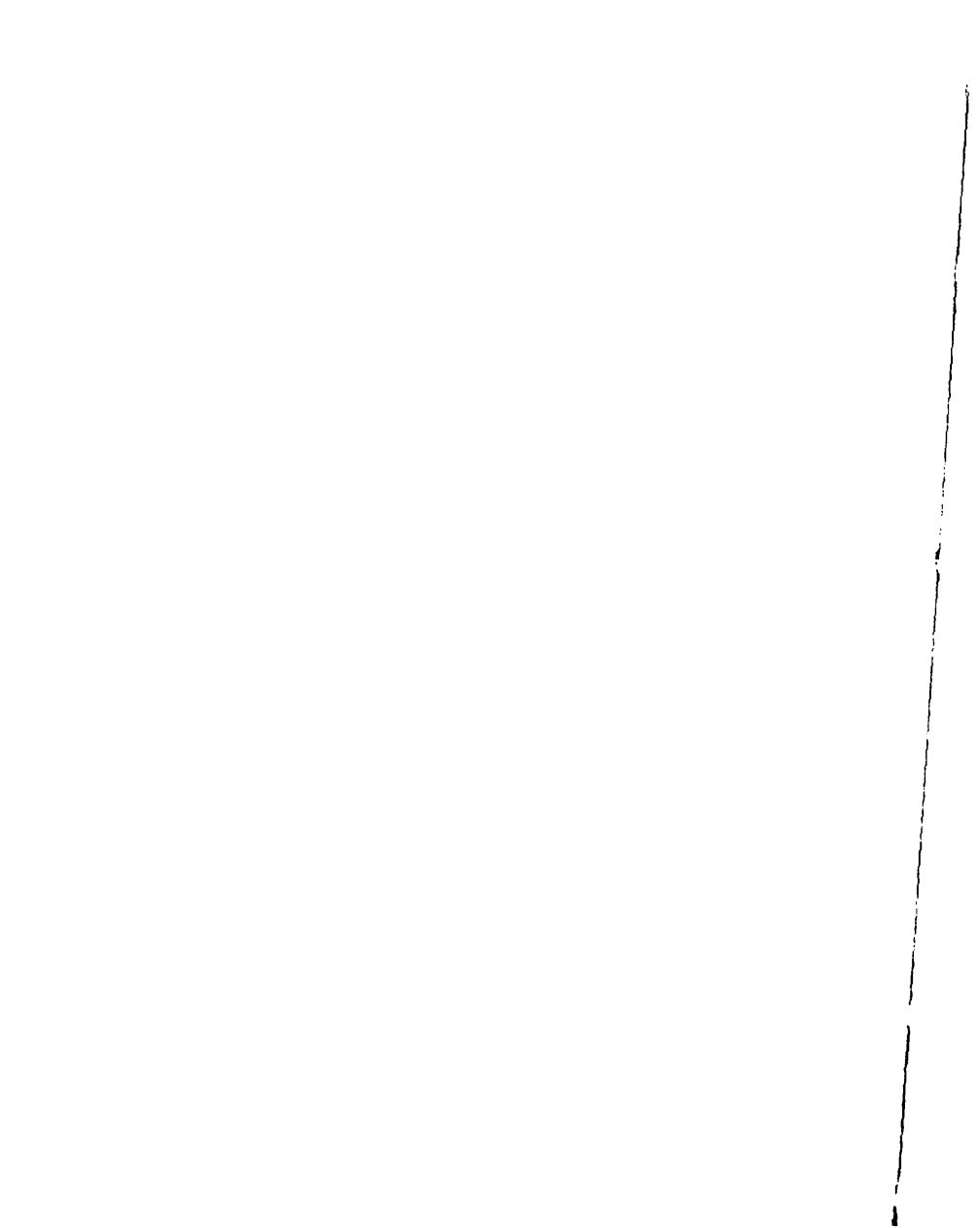
Mais froidement, gaîment, au fond d'une ambassade,
Fournir un amiral, assassin galonné,
Des détails qu'il lui faut pour tramer l'embuscade :
L'esprit, devant cela, demeure foudroyé !

C'est pour venir sombrer dans ce travail cynique
Que, de tous les pays, des marins valeureux
Ont immortalisé ce dicton symbolique :
Que tous les loups de mer ont le cœur généreux !

Devant un tel forfait, tout croyants que nous sommes,
C'est à douter si Dieu n'a pas fait d'avatar !
A son image on dit qu'il a créé les hommes ;
Guillaume, cependant, du Diable est le bâtard !



LES GLOIRES CANADIENNES



LÉGION D'HONNEUR

Quand l'aïeule retrouve, aux heures de détresse,
Autour d'elle groupés tous ses petits enfants,
Pour ceux venus de loin plus vive est sa tendresse
Et ses baisers pour eux sont les plus caressants.

Enfants de Montréal, mais petits-fils de Gaule,
Et Quintal et Barré dirent très simplement :
"Puisqu'on se bat là-bas mettons l'arme à l'épaule
Pour aider nos cousins à chasser l'Allemand".

Du premier contingent qui gagna l'Angleterre,
Ils ont, à Festubert, vu la mort de bien près.
Et tous deux, de leur sang, ont rougi cette terre
Où poussent les lauriers à l'ombre des cyprès.

La France se devait d'ajouter à leur gloire.
En ouvrant à ces preux sa Légion d'Honneur
Du Canada Français elle adorne l'histoire
Et donne l'accolade à sa jeune valeur.

Quand plus tard on lira — la tourmente passée,
Ces combats de géants, qui semblent fabuleux,
Fièrement on verra que dans cette épopée
Montréal écrivit des chapitres fameux.

De ces deux chevaliers, orgueil de votre race,
Méditez, jeunes gens, la superbe leçon.
De Montcalm, de Lévis ils ont suivi la trace
Mais de plus ont conquis eux-mêmes leur blason.

Mars, 1916.



LE VINGT-DEUXIÈME RÉGIMENT

Orgueil du Canada, l'érable symbolique,
Sur son tronc bienveillant, gardant des amoureux
Les noms entrelacés — sculpture bucolique —
Grandit, verdit et meurt sans se séparer d'eux.

Le Canadien-français conserve bien vivace,
Atavisme charmant, l'amour du vieux pays
D'où vinrent ses aïeux. Ils sont fiers de leur race,
France ceux qui, pour toi, vont se battre, aujourd'hui !

Aussi, " Je me souviens ", l'immortelle devise
De la vieille province, est le cri du combat !
Elle n'a pas voulu qu'après la guerre on dise :
" Quand sa mère luttait, Québec n'était pas là ".

Après ceux qui, par'is dans la première armée,
Aux Anglais mélangés, ont déjà de leur sang
Fleuri le sol gaulois, de ta seule lignée,
France, demain, s'embarque un brave régiment.

Son numéro ? Vingt-deux ! et sous ce matricule
Du " Colon " aux troupiers, tous ont du sang français,
De ce sang d'" En-Avant ", qui jamais ne recule !
Les Dollard les Lévis en eux sont exurgés !

Dans son corps d'officiers, sans y voir d'héroïsme,
Bien des fils de famille et des bourgeois cotés,
Dans un superbe élan de pur patriotisme,
Ont quitté leur bien-être et se sont enrôlés.

Aux Plaines d'Abraham oubliant ta blessure,
Tu déplorais Montcalm, ton Canada perdu.
Relève-toi Marquis, debout dans ton armure !
Chez eux, vois-tu, le cœur ne s'est jamais rendu !

Et ceux qui reviendront au pays de l'érable,
Et ceux qui tomberont dans leur gloire couchés.
Auront, Ô Canada ! d'une page admirable
Gemmé ton livre d'or où se lit : Chateauguay !

NOTE.—Ces vers datent du départ du 22^{ème}. Depuis ce régiment
s'est couvert de gloire.



LAVAL HÉROÏQUE !

Derrière le rideau, que forme la bataille,
Tandis que le canon dans la chair vive mord,
Infirmiers et docteurs, calmes sous la mitraille,
Secourent les blessés, les disputent à la mort.

Dans l'hôpital roulé près du champ de carnage,
Sans sabre ni fusil, sans l'appel enlevant
Pour la charge qui grise et double le courage,
Un médecin prépare, applique un pansement.

Sur l'ambulance, en vain, la Croix Rouge s'étale,
Bravant l'Humanité, les droits et les traités,
Sur l'asile sacré, dans sa rage infernale,
Le Teuton fait pleuvoir ses boulets enflammés !

“ Plus tard ”, espoir si loin qu'une stupeur horrible
Couvre, d'un voile lourd, tous les concepts humains,
Quand, paisible, on lira le récit indicible
Des massacres sans nom commis par les Germains !

Quand d'inales déserts, des ruines lamentables
Pourront seuls évoquer les pays dévastés,
L'on ne songera plus aux âmes charitables
Qui relevaient les morts et soignaient les blessés.

Nos neveux apprendront, peut-être sans y croire,
Tant les faits actuels sembleront fabuleux,
De quels fleuves de sang l'on paya la victoire :
Ils retiendront les noms de généraux fameux.

Mais l'humanité veut que le travail sublime
Des nurses, des docteurs, vive dans l'avenir !
Combien de ces vaillants, sous le feu qui décime,
Savent, sans y songer, héroïques mourir.

Nurses qui tendrement combattez la souffrance,
Enfants du Canada brancardier ou docteur,
Votre nom restera toujours dans cette France,
Dont vous avez gardé l'ancestrale valeur !



“ MADE IN CANADA ”

Simplement, sans frayeur, d'une belle vaillance,
Dans les grands bois d'Argonne on les vit, sous le feu,
Relever les blessés, adoucir leur souffrance,
Par le regard si doux qui pleurait dans leurs yeux.

Dans le cadre joyeux d'une jeunesse heureuse,
L'avenir leur riait. Mais la guerre lança
Des sinistres canons la gamme douloureuse,
Dont l'écho survola notre beau Canada !

Il fallait de l'argent, tous les coffres s'ouvrirent ;
Il fallait des soldats, et nos gas sont partis.
Pour soigner les blessés, brunes, blondes s'offrirent,
Quittant le bon foyer et des êtres chéris.

Le ciel brillant de gel vit moins de raquetteuses
Courir du Mont-Royal les nivoses sentiers,
On souffre trop là-bas ! Les gentes patineuses
Ont traversé les mers pour panser les troupiers !

Bon sang ne peut changer ! Notre Nouvelle France,
Qui vit sa Madelon battre les Iroquois,
Peut envoyer aussi vers les champs de souffrance
Ses tendres “ Jeanne Mance ” et ses “ Mère Bourgeois ” !

Dans le grand hôpital, attentive à l'histoire
Que conte tout sanglant, un petit caporal,
La Canadienne fait ses "conserves" de gloire !
Pour relire plus tard, elle écrit son journal !

Sur des bouts de papier, marqués de la Croix Rouge,
Elle note, le soir, peut-être un mot d'amour
Pour le jeune officier qui blémit quand il bouge ;
Si vive est sa douleur ; mais lui sourit toujours !

Sur Dinard l'aube naît. C'est la diane qui sonne,
C'est le saint Angelus ! Et la nurse à genoux
Songe à ses vieux parents, implore sa patronne !
"Protégez nos soldats et tous ceux de chez nous !"



LES HÉROS DE LANGEMARCK

Quand le divin Homère, au sublime délire,
Éxaltant ses héros issus du sang des dieux,
Trouva la terre pauvre en joyaux pour sa lyre,
Il monta vers l'Olympe et s'inspira des cieux.

Ces combats fabuleux, ces armes magnifiques,
Si puissamment sont peints, que la poudre des ans
N'a pu ternir l'éclat des boucliers antiques,
Des casques chargés d'or, des glaives fulgurants.

Ces rois empanachés, ces guerriers légendaires,
Qu'un poète charmeur put immortaliser,
Sont des joujoux de bois près de nos militaires,
Que Langemarek a vu, pendant cinq jours lutter.

Quand Virgile chantait la vaillance d'Enée,
Protégé de Vénus en dépit de Junon,
Il taillait dans le rêve un cadre d'épopée,
Bien trop petit pour ceux que commande Alderston.

A défaut de Virgile et du souffle homérique,
On peut, avec du cœur, tracer des Canadiens
La belle résistance et l'effort héroïque
Qui déjoua les plans des généraux prussiens.

Les vieux soldats, fuyant les bombes délétères,
Sont de faciles buts pour les canons teutons.
Alors, comme les lions du blason d'Angleterre,
Le Canada lança ses rudes bataillons.

Emules des taureaux fonçant tête baissée,
Aux fêtes de Madrid, contre les picadors.
Les Boches voulant faire à tout prix leur trouée,
Chargent comme des bœufs, piétinant sur leurs morts.

Sous le premier contact de cette trombe humaine,
Nos garçons ont fléchi, mais se sont tôt repris.
En avant maintenant, la valeur les entraîne.
Ils ont brisé l'élan des Allemands surpris.

Les germains sont barrés ! la partie est gagnée.
On lutta cinq longs jours sans quitter le terrain !
La mort brutalement a fait sa moissonnée,
Mais la gloire sur eux vient d'étendre sa main.

Femmes du Canada, comme vos sœurs de France
Grande est votre douleur, profond est votre deuil :
Oubliez un instant votre lourde souffrance :
Ils sont pour leur pays un immortel orgueil !



SOLDATS DU CANADA

De ces "arpents de neige" — au dire de Voltaire —
Aujourd'hui devenus le puissant Canada,
Un peuple s'est levé, quand la France, sa mère,
Appela tous les siens au suprême combat.

Soldats du Canada, dans la magne épopée,
Qui couvre l'univers et monte jusqu'aux cieux,
Si belle est votre part, que votre renommée
Surpasse maintenant celle de vos aïeux.

Lévis, Wolfe et Montcalm, héros de ces deux races,
Aux plaines d'Abraham ayant versé leur sang,
Salaberry, Dollard, ils ont grandi vos traces,
Ceux qui font aujourd'hui des luttes de géant.

Pour atteindre Calais, par les dunes des Flandres,
En vain les Allemands s'efforcent de passer.
Mais là, comme à Verdun, ils ont beau se reprendre,
Les gas du Canada sauront bien les mater !

Contre de vrais bandits, hélas, il faut se battre !
Les gaz asphyxiants, les pétroles flambants,
Sont les armes de choix de ce Kaiser bellâtre
Qui fait, en ricanant, mutiler des enfants.

Plus grand est le péril et plus ce peuple brave,
Dont le vaste pays touche à deux océans,
Le trouve glorieux et digne qu'on le brave !
La gloire, avant d'aimer, éprouve ses amants.

Dans les retranchements, quand la " marmite " tombe,
Quand pleuvent les obus, le carnage est affreux !
L'aumônier dit l'absoute et l'on creuse la tombe
Où les morts dormiront si loin de leur chez-eux !

Si de ruse on amène au corps à corps les Boches,
La baïonnette alors fait de terribles trous :
A coups de crosse on fend leurs sinistres caboches,
On saigne les Teutons comme un troupeau de loups.

Lorsque, dans leur deuil blanc, fières passent des mères,
Quand des veuves s'en vont tristes, mais le front haut,
Songez donc que leur cœur, comme des reliquaires,
Portent l'âme de ceux qui furent des héros !

Pour ceux qui reviendront, la tâche terminée.
Jeunes filles gardez le plus noble baiser,
Du vaïeux soldats devenez l'épousée :
En apprenant à vaincre il apprit à aimer !

D'aucuns, même, qui sait, car partout on acclame
Les Canadiens-français sur le vieux sol gaulois,
Trouvant dans leur "marraine" une adorable femme,
Fonderont un foyer quelque part en Artois.

Dans la fraternité, qui naît dans la tranchée,
Canadiens et Français, du passé devisant,
Ont repoli la chaîne à la longue rouillée,
Qui partant de Cartier jusqu'à Joffre s'étend.



COURCELETTE

C'est un matin d'automne, et, dans son embrun mauve,
L'aurore sur la Somme a des reflets sanglants !
Aux lisières d'un bois, comme on guette le fauve,
Les Canadiens sont là surveillant l'Allemand.

Le commandant a dit : " C'est à la baïonnette,
" Enfants, que ce matin nous allons déjeuner.
" Il faut, avant ce soir, qu'on prenne Courcelette.
" Capitaine Bauset, c'est à vous d'engager.

" Ils sont bien retranchés, la lutte sera dure ;
" Mais vous aimez, l'on sait, les exploits périlleux !
" Il s'agit d'enlever d'assaut chaque mesure,
" C'est un rude travail, digne de vos aïeux."

L'officier désigné, de superbe prestance,
Comme pour la parade, a boutonné ses gants.
A ses boys il commande : En avant, pour la France !
Vive Dieu ! qu'ils sont beaux les Canadiens chargeant !

**Terrible fut l'attaque et rouge la mêlée
Sur Courcelette enfin notre étendard flottait.
Le Canada venait, à sa mâle épopée,
D'ajouter un feuillet signé : Montréalais !**

**Mais elle coûta cher, notre belle victoire :
Bauset, comme un héros, est mort au chant d'honneur ;
Beaudry, Renaud, Lefebvre ont partagé sa gloire !
Mères, nous saluons votre noble douleur.**

Sept. 1916.



“ LES POILS AUX PATTES ”

Dans notre régiment, tout homme qui s'engage,
Asselin nous l'a dit, sur un ton corneillien,
A la France d'abord doit vouer son courage :
“ C'est le berceau sacré d'où notre race vient.”

Portez-vous le Khaki ? C'est la coutume anglaise !
Les yeux nous disent oui, mais le cœur répond non,
Soldats du Canada, je vous vois très à l'aise,
Très fiers et tout pimpants dans le bleu d'horizon.

Mais qu'importe, après tout, le ton de l'uniforme,
Quand le même idéal exalte la valeur,
Quand la pourpre du sang d'une teinte uniforme
Sur vos poitrines met son paraphe d'honneur.

Batailleur de l'esprit et nature énergique,
Asselin s'épuisait dans son calme bureau !
Quand la voix des canons fait de la polémique,
Il réclame sa part, veut payer de sa peau.

Lorsque son bataillon atteindra l'Angleterre,
Sous le commandement du Colo Desrosiers,
Des Majors Asselin et Rodolphe de Serres.
Les Anglais diront : Oh ! les beaux chevaliers !

Le Boche a déjà vu qu'ils ont du poil au pattes,
Les Canayens venus des bords du Saint-Laurent.
Ils ne sont qu'au début, c'est pas pour des épates
Qu'Asselin froidement forme son régiment.



LE 178^e RÉGIMENT C. F.

Gardant le bruit des flots , dans sa conque nacrée,
La coquille enlevée au rivage Berckois
Donne l'illusion,—sur l'oreille pressée—
De la mer déployant son éternelle voix.

Lorsque j'étais enfant, j'aimais, loin de la plage,
Pendant les soirs d'hivers, dans le salon bien clos
Ecouter la chanson, dans le grand coquillage,
De la vague roulant sa plainte sur les flots.

Nuit et jour maintenant, un seul penser me hante,
Enfermé résonnant dans mon pauvre cerveau !
De la coquille un cri s'élève et m'épouvante,
Cri de guerre et d'horreur : ma vie est dans ce mot.

A voir tant de douleurs, la détresse m'attire,
Je voudrais en silence, attendre le signal
De célébrer enfin—puis de briser ma lyre—
De l'honneur et du droit le triomphe final !

Mais avant d'accrocher mon luth près d'une tombe,
Je dois du Canada chanter les braves cœurs
Partis ou près d'aller où la mitraille tombe,
Mais où l'Humanité réclame des vengeurs.

En voyant défilér en rangs, quatre par quatre,
Les Canadiens marquant comme de vieux brisquards,
On dit, sentant très fier le sang plus vite battre,
Que ces jeunes soldats sont de fameux " grognards " .

Ils reviennent du camp ! Au grand air, à la brise,
Sous les feux du soleil, leurs fronts se sont bronzés,
Attirant le sculpteur qui, dans sa blouse grise,
Immortalise ceux que la gloire a baisés.

Pour remonter le sac, ils ont le coup d'épaule !
Avec un noble orgueil ils portent le fusil,
Sachant bien qu'avec lui, mieux qu'à grands coups de gaule,
On abat les Teutons comme larves d'avril.

Sous le rude khaki, couleur égalitaire,
Bucherons et trappeurs, cognant dur, visant bien,
Clubmen, robins, marchands, famille militaire,
Iront d'un même élan à la chasse au prussien.

Dans les fastes fameux de la Nouvelle France,
Des exploits du Long Sault à ceux de Saint-Julien,
Chaque jour voit grandir cette belle endurance
Que Champlain apporta sur le sol canadien.

Cent soixante dix-huit tel est son matricule,
Celui qui le commande était à Saint-Julien,
Girouard du " Vingt deux " qui jamais ne recule,
Apprit avec Gaudet à chasser le prussien.

IL "BARRE" LES BOCHES

A mon ami le Colonel Hercule Barré,

Barré, c'est le soldat, l'orgueil de cette race
Dont le vieux sang français, au pays des aïeux,
Marqua du Canada la glorieuse trace ;
Dollard fut un héros, mais n'aurait pas fait mieux.

Tous les gas de Québec savent se battre en braves !
Par le burin profond de la célébrité,
Leurs noms seront gravés dans le livre qui brave
La morsure des ans par l'immortalité.

Leur baptême du feu fut une apothéose !
Les coteaux ravagés d'Ypres, de St-Julien,
Ont vu des Canadiens la charge grandiose,
Qui déjoua les plans du général prussien.

Mais surtout notre ville a le droit d'être fière
Des enfants de son sol, de ceux qu'elle a connus
Portant la tuque rouge et la blouse écolière,
Moissonneurs de lauriers aujourd'hui revenus.

Acclame Montréal, ta vaillante cohorte !
Son courage gaulois, au gel de tes hivers,
A gardé son essence et si pure et si forte,
Qu'elle a de ses exploits étonné l'univers.

Notre Barré, Quintal, Dansereau qu'on admire,
DeSerres, Leprohon, dans ces fameux combats,
Ont payé de leur sang droit et gloire de dire :
Pour sauver les alliés nous luttâmes là-bas.

Mais Quintal et Barré, de la rage teutonnes,
Jusque sur l'océan ont subi les assauts.
Leur vaisseau fut coulé : Barré que rien n'étonne
Et Quintal crânement se sont sauvés des eaux.

Venez jeunes garçons, venez filles jolies,
Apprenez de Barré comment on a du cœur !
Serrant ces nobles mains, que la poudre a noircies,
Prenez — il en a tant — un peu de son honneur !

Septembre 1915.



FRANCS CANADIENS

A. M. Victor Morin, président
de la St-Jean-Baptiste.

Chaque peuple qui compte a sa fête annuelle,
Où le drapeau claquant reedit au grand soleil
La gloire des aïeux et la gloire nouvelle,
La foi patriotique aime ces jours d'éveil.

Jamais je n'ai compris ceux qui, pour la patrie,
N'ont pas l'orgueil altier et le sublime amour :
Amour du sol natal, de l'église où l'on prie,
Du pays qu'on défend chacun à notre tour.

Des Canadiens-français, la race qui s'élève,
Doit de ses droits acquis garder l'intégrité,
Du vieux chêne gaulois rajeunissant la sève,
Ses combats sont partout ceux de la liberté.

A l'heure où tant de deuils planent sur les familles,
Où tant de gloire aussi jaillit sur le pays,
Des feux de la St-Jean la flamme qui scintille
Dit qu'un peuple n'est fort qu'autant qu'il est uni.

Célébrez fièrement au pays des érables
Votre St-Jean-Baptiste : Arborez vos couleurs,
Les mêmes que vos gas, combattants mémorables,
Acclament sur le front et qui font des vainqueurs.

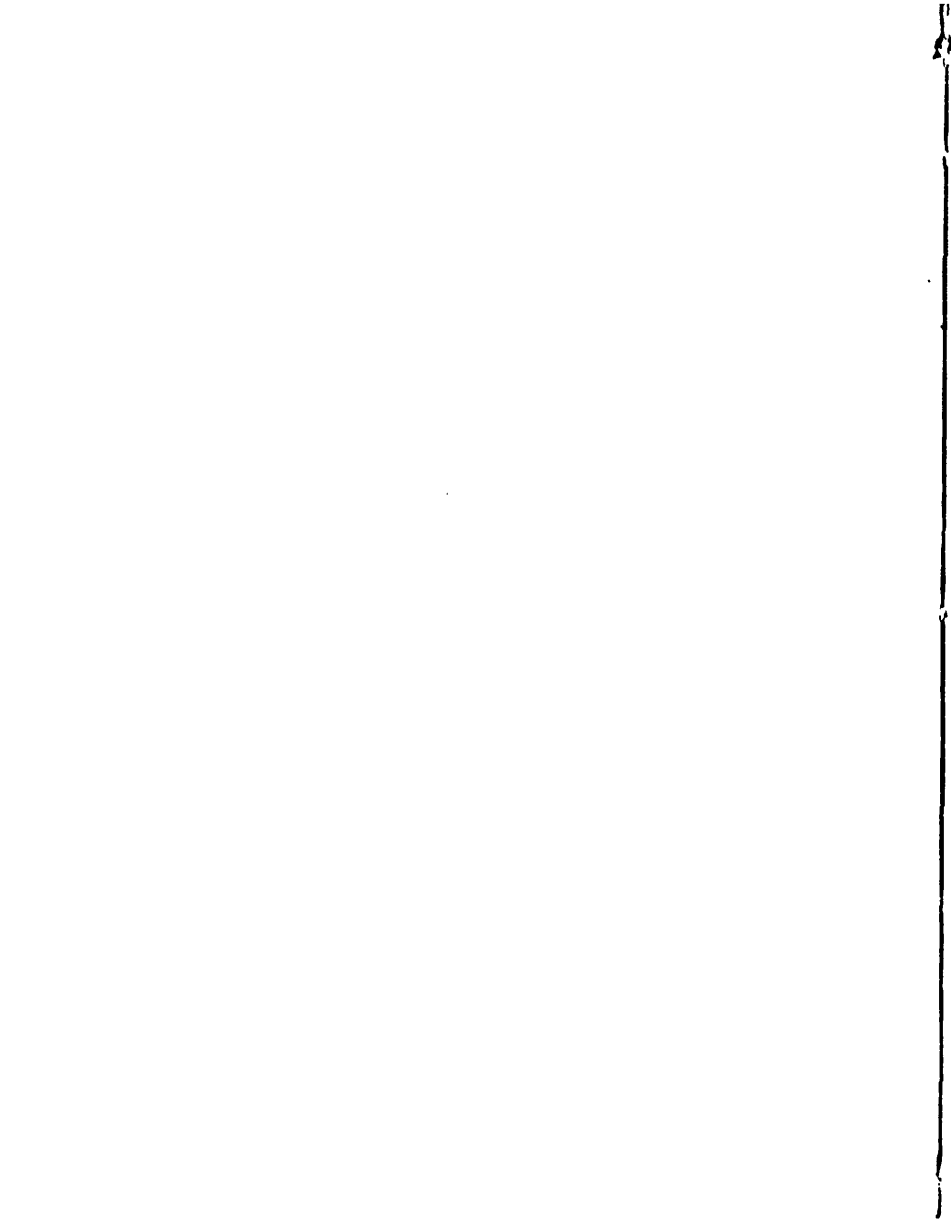
Mémorant vos grands morts tombés pour la patrie,
Acclamant les vivants, moissonneurs de lauriers,
Ralliez en ce jour toute votre énergie,
Soyez francs Canadiens autant que francs guerriers.

Jun 1916.





ÉTAPES ET FÊTES
DE LA GUERRE



VICTOIRE DE LA MARNE

Aux "Sac-au-dos" de 1914-15.

Paris ! prendre Paris ! enchaîner son génie !
Le rêve d'Attila que Guillaume poursuit !
Par ta seule présence y porter l'infamie,
Vandale, ce désir te torture et te fuit !

Le monarque félon, roi de la cambriole,
Sur la Belgique fond avec tous ses soudards.
Y fait couler le sang et flamber le pétrole,
Livre les blancs couvents à ses barons fétards.

Tout cela n'était rien ! La brute couronnée,
Contempteur de traités, se frayait un chemin
Vers le seul objectif de sa rage acharnée :
Paris ! sur qui jamais il ne mettra la main.

Terrible fut l'assaut, géante la ruée !
Tous ses meilleurs soldats massacrés sans compter,
Le Teuton, un instant, put faire une trouée.
Il avançait, mais Joffre à temps sut l'arrêter.

Kaiser, il est trop tard ! vainement tu t'acharnes !
De l'ultime succès, taciturne ouvrier,
Tes plans de quarante ans, tout au fond de la Marne,
Joffre les a noyés en septembre dernier.

Lorsqu'à ses généraux — l'heure était décisive —
Le grand chef ordonna de "Vaincre ou de mourir",
Froidement il pensait : Pour que la France vive,
Il nous faut, à tout prix, aujourd'hui les tenir.

Nos soldat l'ont compris et leur fougue guerrière
Charge, taille, retaille, écrase le Teuton,
Lui fermant pour toujours l'infrangible barrière
De la route du Louvre et du Palais Bourbon.

Honneur à ceux tombés dans leur fière jeunesse,
Beaux semeurs de lauriers qu'ils ne couperont pas !
La gloire sur leur front a, sublime caresse,
Mis l'immortalité qui brave les trépas !

Français, évocateurs de cette guerre épique,
Qui, pour votre patrie, avez mis Sac au dos,
Vous pouvez la fêter cette date héroïque :
Vous avez dit : " Présent " à l'appel du drapeau.

Soldats du Canada de la souche française,
Braves de St-Julien, de la Marne et d'Arras,
Ecoutez-le gronder dans notre Marseillaise,
Ce triomphe final que Joffre gagnera.

12 septembre 1915.



NOUS AURONS LA VICTOIRE

Douze mois sont passés depuis qu'en sa folie,
Se flattant d'asservir tout le vieux continent,
Le vautour de Postdam, Empereur d'infamie,
A l'univers entier osa jeter le gant.

Lorsque l'oiseau du mal s'élança de son aire,
Ravageur et cruel, la nature frémit :
Le rideau se levait sur l'œuvre sanguinaire
Qui fait de l'Allemand l'être à jamais maudit !

Dans la campagne alors la javelle gonflée,
Sous un dôme d'azur levait sa tête d'or.
La robuste Cérés, à pleine faucillée,
Superbe moissonnait aux feux de Messidor !

C'est dans ce mois d'Auguste, où le bonheur de vivre
Ruisselait, fleurissait et lançait ses chansons,
Qu'un monstre couronné que son orgueil enivre,
Troublait la paix du monde et chargeait ses canons.

Contempteur de traités, débutant comme un lâche,
Il fond sur la Belgique, espérant, sans combats,
Gagner le sol français. Mais rude fut la tâche :
Albert, le Roi guerrier, décima ses soldats.

Au début, de tout cœur nous fonçons en Alsace,
Nous brisons, à jamais, leur sinistre poteau !
C'est la revanche enfin qui dans Mulhouse passe,
C'est le retour à Than de notre vieux drapeau.

Sur Paris l'ennemi dessine une ruée.
Le choc était trop lourd, hélas, on recula.
Mais Joffre rondement reforme son armée,
En septembre il a dit : " Passez ou mourrez là."

Et le trouper passa culbutant sur la Marne,
Baïonnette au canon, les Prussiens affolés.
Puis Joffre, dans lequel notre France s'incarne,
Dut modérer l'ardeur des poilus emballés.

.....
.....
.....

Depuis lors, attendant le moment qu'il prépare,
Le vieux chef est muet, garde pour lui son plan,
Ne recule jamais, de quelques points s'empare,
Jusqu'au jour d'ordonner un invincible élan !

Quand l'automne a jauni les forêts de l'Argonne,
Nos soldats tenant ferme ont chassé le prussien.
Des Alpains, gais veneurs, c'est la trompe qui sonne
L'hallali des teutons sur le sol alsacien.

Sous les flocons de neige on lutte, on se mitraille.
Au fond d'une tranchée on a fêté Noël.
Et pour le jour de l'an crânement l'on bataille,
L'on tire l'Allemand, les doigts gourdis de gel.

Dans le nord de l'Artois l'effluve printanière
Effleura des charniers, passa sur des tombeaux,
Les beffrois sont brûlés, plus de nids dans leur pierre,
L'hirondelle s'enfuit, faisant place aux corbeaux.

C'est l'Août, mais Cérés en guerrière s'habille,
C'est au son des canons que l'on fait les moissons.
On a pris le fusil et laissé la faucille,
On récolte du sang aux crêtes des sillons !

A genoux, laboureur, avant que ta charrue
Creuse à nouveau la terre où ton blé va mûrir !
Garde de réveiller ceux que ton soc remue,
Qui pour garder ton sol sont venus là mourir.

Salut à tous ces morts tombés pour la patrie,
Aux pilotes de l'air, aux glorieux marins,
Aux combattants broyés, la poitrine meurtrie,
Luttant tant que la mort tienne mortes leurs mains !

Hommage aux Canadiens, dont le sang héroïque
Ne pouvait déroger de celui des aïeux !
A Langemarck ils ont, en charge magnifique,
Brisé des Allemands l'effort victorieux !

.....
.....
Ruines, massacres, sang ! fécondante souffrance
D'où surgiront, j'y crois, comme je crois en Dieu,
La victoire et la gloire irradiant la France,
Que rien n'écrasera que la chute des cieux !

1er août 1915.

DEUX ANS DE GUERRE

Voilà juste deux ans que, suivant sa chimère,
De vaincre et d'asservir à ses lois l'univers,
Le Kaiser déchaîna cette effroyable guerre,
Dépassant en horreur Dante tous tes enfers !

Croyant, sans incident, traverser la Belgique,
Se frayer vers Paris un facile chemin,
Guillaume avait compté sans le peuple héroïque
Qu'il trouva, devant lui, les armes à la main !

Du brigand arrêté, la rage fut terrible :
Il fit brûler Louvain, mutiler les enfants,
Les femmes, les vieillards devinrent une cible
Qu'abattaient en riant les reîtres allemands !

La victoire, au début, lui sembla favorable.
La Belgique conquise et le Nord envahi,
L'avenir pour Paris se montrait redoutable.
Notre gouvernement même en était parti !

Joffre, silencieux, tenait la défensive,
Guettant le bon moment de marcher en avant.

.....

Le succès de la Marne, à l'heure décisive,
Avait sauvé la France et frustré l'Allemand.

Tout ce plan, préparé pendant quarante années,
L'empereur le comprit, venait de s'écrouler.
Il sentait maintenant que ses grandes armées,
Aux Français bien unis ne pouvaient résister !

Kitchener l'avait dit — parole prophétique :
“ Cette guerre tiendra l'espace de trois ans,
Mais les alliées, vainqueurs de l'aigle teutonique,
Briseront à jamais ses espoirs insolents.”

Les Russes, braves gens, se battent sans relâche,
Ils ont dû reculer en vidant leurs caissons.
Vite ravitaillés, ils ont repris leur tâche,
De l'ennemi qui fuit captant les bataillons.

Les fils du Canada, superbe survivance,
Et tous les régiments des “ Dominions ” anglais,
Les coloniaux français, unissant leur vaillance,
Contre les Allemands sont maintenant lancés.

Quand Virgile chantait : “ Sous le ciel d'Italie
Résonneront le bruit et les fracas guerriers ”,
Il traçait, le poète, au lucide génie,
La route à ses neveux vers les réveils altiers.

N'allons pas oublier la petite Serbie,
Dont le vieux roi puisa, sur les bancs de St-Cyr,
La science qui servit sa native énergie.
La France vengera ce souverain martyr.

Depuis deux ans, Kaiser, as-tu fait pour ta gloire
Quelque chose de grand, quelque chose de beau ?
De crimes inouïs tu souillas ta mémoire,
Verdun de ton orgueil a scellé le tombeau !

Vous avez saccagé — jouissance vandale —
Quantité d'œuvres d'art, de chefs-d'œuvre Latins,
C'est la preuve cela de la tare brutale
Qui remplace l'esprit chez les savants germains.

T'aura-t-on jamais vu, chevalier du pétrole,
Conduire, en officier, tes soldats aux combats ?
Crâner loin du danger est bien mieux dans ton rôle,
Tu fais donner la mort, mais ne l'affrontes pas !

Comptes-tu pour exploits : le feu des cathédrales,
De la nurse Cavell l'ignoble assassinat,
Tes soldats achevant les combattants qui râlent,
Du " Lusitania " le cynique attentat ?

Trouves-tu valeureux d'outrager une vierge,
Sous les yeux maudissants de son père expirant ?
Ou bien devant l'autel, à la lueur du cierge,
D'égorger un curé : bochique amusement ?

Deux ans ! les rois valets qui te lèchent les bottes,
Fsançois-Joseph, le Turc, Ferdinand renégat,
Ton Kronprinz avachi dans de viles ribottes,
Sont murs pour le balai qui nettoiera tout ça.

Deux ans ! pour voir, Kaiser, ta hideuse défaite
Gravir le monument par tes meurtres forgé.
Sur tes morts empilés, du socle jusqu'au faite,
L'histoire au pilori pour toujours t'a cloué !

Pour la France, j'ai vu tomber mon fils unique !
C'est tout ce que j'ai pu donner à ma patrie !
Je ne dois pas pleurer cette obole au drapeau,
C'est le seul acte bon que je trouve en ma vie.

Je te hais tant, Kaiser, pour les femmes qui pleurent,
Pour les vieux souvenirs qui, sous les ruines, meurent,
Que je voudrais, vois-tu, crever, sous ta tunique,
Ce qui te sert de cœur, te torturer la peau !

4 août 1916.



L'ENJEU

Ce soir nos " Sac au Dos ", phalange qui se flatte
De n'avoir dans ses rangs que des " Retour du Front ",
Pour la seconde fois commémorent la date
Qui fit échec et mat au grand effort Teuton.

L'an quatorze, en septembre, exurgit la victoire
Que Joffre prépara, puis que Galliéni
Sut, par un coup d'audace, inédit dans l'histoire
Palpitante, fixer sur le drapeau chéri !

Chaque troupier savait, qu'advenant la défaite,
C'était la Liberté, c'était Paris perdus,
C'étaient, France, ta chair en pâture à la bête,
L'âme, le cœur du monde enchaînés et vaincus.

Quand Guillaume naquit, il trouva l'infâmie,
—C'est un bien de famille,—au pied de son berceau.
De ses mains sur Paris allumer l'incendie,
C'était son rêve à lui, mais ce rêve est à l'eau !

Sept longs jours on livra la suprême partie,
Von Kluck avait pensé gagner sans coup férir !
Sur la Marne il connût la douleur de sa vie,
Nos soldats l'avaient dit — il faut vaincre ou mourir.

Mourir ! un petit mot, pas même une souffrance !
Vaincre ! tel était l'ordre, et pour l'exécuter,
Nos poilus n'avaient eu qu'à songer à la France !
Son destin se jouait, il fallait la sauver !

Castelnau, Maunoury, Foch, ces chefs impavides,
Connaissant de l'instant l'effrayante valeur,
Ordonnent froidement des manœuvres rapides,
Tandis que sur le front rayonne tout leur cœur.

Galliéni lança juste au moment propice,
Sur le flanc ennemi les troupes de Paris,
Cet apport imprévu qui rentrait dans la lice,
Acheva la déroute et Von Kluck y fut pris.

Parmi nos " Sac au Dos " il en est qui l'ont vue
La fameuse bataille, et le cri d'En Avant,
Le clairon qui résonne et la charge qui tue,
Tout cela devant eux est toujours bien vivant !

Mais combien son tombés, jalonneurs héroïques,
Sanglantes croix d'honneur étapant le chemin,
Précurseurs déblayant à nos bleuets stoïques,
Par la Marne et Verdun la route de Berlin !

La Champagne et la Somme et Verdun et Pozières
Ne font pas oublier la Marne et cet exploit
Qui stoppa les Germains et ferma la barrière
Qui menait à Paris, par Compiègne tout droit.

La Marne est le pied d'œuvre et la pierre angulaire
Sur qui la France élève un monument géant,
Le socle en est dressé, Joffre, grand statuaire,
Y mettra la victoire au cimier triomphant.

12 septembre 1916.



JOFFRE LE "TACITURNE"

Les Français ont, longtemps, de leur fougue native
Réprimé les élans, et leur calme inédit
Donna, nouvel exploit, pendant la défensive,
A leur légèreté le plus brillant dédit.

Un tas de pantoufards, tacticiens de flanelle,
De dauber le Vieux Chef ont même eu le culot :
— "Joffre finira-t-il de battre la semelle ?
Sa valeur est surfaite, on l'a vanté trop tôt."

Dans ce grand sacerdoce et la sublime tâche
De chasser et de vaincre un puissant ennemi,
Le chef s'occupe peu qu'on raille ou qu'on se fâche.
Poir^t à point il poursuit le plan qu'il a bâti.

Joffre le taciturne, en gagnant, sans rancune,
Saura répondre à tous. Impassible et narquois,
Il attendait l'instant, la minute opportune,
Pour frapper l'Allemand de partout à la fois.

Le grand chef a souri, car sa minute sonne :
— "Artilleurs, feu partout ! Semez, jolis canons,
La mort sur ces bandits, de l'Yser à l'Argonne,
Déblayez le terrain devant mes bataillons."

Et ce fut dans l'azur un lumineux suaire
De mitraille rouge et d'obus enflammés,
Plongeant et recouvrant comme en un cimetière
Les germains repérés et dans leurs trous broyés !

—“En avant pour charger !” Comme une trombe humaine,
Broyant tout, crevant tout, nos soldats sont partis !
Leur baïonnette est rouge et sa pointe sereine
Dans les ventres prussiens fait un joyeux gâchis.

Devant le vieux renard, fuyant comme une poule,
Le fifi de Guillaume a tout abandonné,
Même dans sa déroute il a perdu la boule,
Wilhelm n'eut pas mieux fait, mais vous l'a dégommé.

Affolé le Kaiser accourt de Galicie !
Sur les traits amaigris du sinistre empereur,
Un horrible rictus dit l'inane furie
De voir périr ses plans de massacre et d'horreur.

Vainement, par millions, ce macabre prodigue,
Aura fait massacrer ses troupiers les plus forts,
La vague des alliés brisera chaque digue,
Roulant jusqu'à Berlin sur des monceaux de morts.

La victoire est d'uns l'air : inlassable elle vole
Des quartiers du vieux Joffre au milieu des combats,
Et servant d'estafette à ce chef, son idole,
France fait des héros de tes petits soldats.

L'offensive d'été 1916.

L'HALLALI

Joffre laissait parler, crier, même médire,
Froidement, de longtemps, il avait fait ses plans,
Pour la France il subit, avec son bon sourire,
Des modernes Varrons les propos imprudents.

Il faut que "Grand papa" soit le maître de l'heure,
Il n'ira pas en vain, faire des orphelins !
Femme française, il veut que l'homme que tu pleures
Compte sur le chemin qui nous mène à Berlin.

Lorsque devant Verdun l'avalanche tudesque
En torrents dévala ses bataillons épais,
Nos "bleuets", nos "poilus", barrage gigantesque,
Ont effrité ces flots dans leur course arrêtés.

Joffre avait résolu, sur la terre Lorraine,
De laisser tenir seul les soldats de Pétain,
Il savait de ceux-là l'endurance certaine
Et conservait intacts les autres sous sa main.

Sur Kitchener trop tôt la tombe s'est fermée,
Celui qui, dans nos rangs, combattit sous Chanzy,
Qui dota son pays d'une superbe armée,
Aurait bien mérité de vivre ces jours-ci.

Bruziloff en Hongrie a lancé ses cosaques,
Harcelant plus au nord les troupes du Kaiser.
Joffre d'un geste sûr vient d'ordonner l'attaque,
Guillaume se débat dans un cercle de fer.

Foch, Haig—deux noms brefs, durs—conduisent l'offensive.
"Ça va mal, dit Wilhem, je croyais, à Verdun,
Avoir de ces Français brisé la force vive ;
Je les retrouve ici pour taillader mes Huns.

A leurs côtés je vois, rivalisant d'audace,
Les fils du Canada tapant fort, visant bien.
Les Anglais maintenant occupent de l'espace.
Mon trône ne vaut plus les quatre fers d'un chien,"

Alertes, louvetiers, la chasse sera belle,
Aigüisez vos épieux et frappez sans répit,
Nous l'étendrons bientôt, cette bête cruelle !
Apprêtez-vous, piqueurs, à sonner l'ballali !

Guillaume ! l'Hallali ! sur les bords de la Sprée,
Nous le claironnerons et ton peuple très las,
Comme une délivrance, acclamera l'armée
Qui viendra d'un tyran sonner la " mise bas ".

Octobre 1916.



LA CHASSE DE JOFFRE

Tonton tontaine ton : c'est la chasse qui sonne.
Un piqueur nouveau style : il repère en biplan,
Prestement fait le bois au delà de l'Argonne.
Deux loups sont au rapport ; il fait clair et bon vent.

En habit d'horizon, c'est la fière nuance,
En costume khaki, chez l'Anglas c'est bon ton !
Les Alliés vigilants attendent en silence
Le signal de courir le ravageur teuton.

Tonton tontaine ton : c'est la trompe de Joffre,
L'implacable veneur ! Sonnez au " débucher ",
Les fauves sont pairés, notre aubaine nous offre
Le Kaiser et son fils. Sonnez le " grand lancer ".

Tonton tontaine ton : comme des lapins filent,
Talonnés par la peur, les sinistres bandits,
Se rentrent dans leurs trous, les ignobles reptiles,
On va les enfumer dans leur royal taudis.

Voilà nos beaux cousins d'une France lointaine,
Les fils du Canada fiers de leur sang gaulois !
Avec eux nous allons courir par monts et plaines,
La goule de Verdun, l'hyène des Lillois.

Tonton tontaine ton ! c'est Nicolas qui chasse
Boches, Bulgares, Turcs, Hongrois et Autrichiens !
Des Cosaques du Don c'est la trombe qui passe,
Les chassant devant eux comme un troupeau de chiens!

Tonton tontaine ton ! les fils de l'Italie
Se battent sur des monts plus hauts que des clochers !
Ils ont repris Goritz, leur ancienne patrie,
Installant leurs canons aux cimes des rochers !

Tonton tontaine ton ! les Belges et les Serbes,
Les gas Monténégrins sont rentrés dans le bal !
Leurs rois sont des soldats, des généraux superbes.
Qu'ils vont bien se venger du Kaiser infernal !

L'empereur catholique, en ton Schoenbrun tu crèves,
Vieux débris gisant là du Pape abandonné !
Ferdinand d'Autriche, de peur que l'on t'achève,
Opprobre de ta race, où donc es-tu caché ?
.....
.....

Tonton tontaine ton : c'est la trompe de Joffre !
La bête est mise bas ! Sonnez tous les piqueurs !
Le pied, qu'en fera-t-on ? A la France qu'on l'offre !
La France de Verdun mérite les honneurs !

Octobre 1916.



LES GLAS DE 1914

Bas, lent, long, las, le glas, angoissante chanson,
Quand les champs ravagés sont un grand cimetière
Où le boulet coucha son humaine moisson,
Dit l'indicible deuil de la nature entière.

Au lieu saint du repos, par des amis conduits,
Défunts dormez en paix sous les pieux mausolées.
Laissez-nous envoyer l'oraison d'aujourd'hui
A ceux gisant là-bas, victimes délaissées.

Quand gémissent les glas, l'esprit épouvanté
Voit tous ces massacrés que réclame la tombe !
Sur ton œuvre, Kaiser, frémis de volupté,
Tel le tigre flairant la victime qui tombe.

Dans cette nuit des morts, de Reims et de Louvain,
Les clochers bombardés par les hordes teutonnes
Ne font point mélouer leurs vieilles voix d'airain,
Mais le glas du prussien de tous côtés résonne !

Clovis, le roi des Francs, du temple mis à sac
Est sorti tout armé, comme au jour de son sacre,
Et le fantôme seul du vainqueur de Tolbiac
Fait sauver en tremblant l'Empereur du massacre.

Donnez, glas, une aubade à ce blasphémateur
Qui veut voler la Vierge à la nation Française,
Quand, vaillante réplique à l'impérial menteur,
Plus d'un prêtre, au combat, chante la Marseillaise.

Le glas ne gémit plus, le clairon vibre fort !
Du fond de leurs tombeaux, les gloires de la France
Ont donné l'accolade à ceux qui, sous la mort,
Vont à l'Humanité gagner sa délivrance !



LA TOUSSAINT

NOVEMBRE 1915.

C'est la fête des Saints, mais au ciel, cette année,
Chacun d'eux a son deuil et l'on ne chante pas !
Les anges descendus, d'une aile duvetée,
Protègent nos soldats, recouvrent leur trépas !

Sur la terre un instant, les âmes glorieuses
De nos héros français, sont en permission.
Clovis visite Reims, Kléber est sur la Meuse,
Murat passe à cheval, Pégoud en avion.

Carnot est près de Joffre et, suivi d'un vélite,
Bonaparte regarde et dit : "Ça va très bien."
Voilà de Reischoffen la brigade d'élite
Verant près des Poilus pour charger le prussien.

Condé garde le Rhin, et Villars tient les Flandres.
Jeanne de Vaucouleurs, aux côtés de Maud'huy,
Protège sa Lorraine et vient pour la reprendre !
Ces ombres font plus forts nos soldats d'aujourd'hui.

Dans le ciel, cependant, il se verse des larmes.
"Pardonnez-moi, Seigneur, dit le saint Ferdinand,
D'avoir un renégat dans mes compagnons d'armes.
Laissez-moi mépriser ce vassal allemand !"

LES GLAS DE 1915

Les glas ! toujours les glas ! Leur gamme désolée
Relie un an à l'autre et berce l'univers,
Tintant du foyer vide, au fond de la tranchée,
Eplorant les Étés, endeillant les Hivers.

Dans l'horrende concert, leur rythme qui s'égaille,
Sous le ciel s'harmonise au sinistre allegro
Qui fuse des canons et crache la mitraille,
Seuls ies clochers brûlés ne s'en font point l'écho.

Les glas, je les entends, glissant au crépuscule
Sur les champs dévastés, aux corbeaux familiers,
Les glas je les surprends, caresse minuscule
Effleurant nos soldats tombés beaux et altiers.

Sous leur gémissement, j'aperçois les moyettes
Dans nos plaines d'Artois penchant leur capulet,
Et j'ai l'illusion de plaintives nonnettes
S'inclinant sur les morts pour dire un chapelet.

Grands morts, grands combattants ! à genoux l'on vous loue !
Mais combien on les hait de nos chers étendards
Ces déserteurs costauds, qu'au pilori l'on cloue !
France, tes fils, ça ? Non ! pas même tes bâtards !

Les glas ! d'Edith Cavell c'est le spectre qui passe !
Le " Lusitania " réveille ses sanglots !
Des enfants mutilés c'est la plainte qui glace !
C'est le cri douloureux de la terre et des flots !

Les glas ! Dieu de bonté ! pourrai-je sans blasphème
Interroger pourquoi tu permets tant d'horreur ?
Pourquoi, Dieu tout puissant, de ta dextre suprême,
Tu n'as déjà broyé ce monstre d'Empereur !

C'est bien lui n'est-ce pas qui partout se proclame
L'envoyé du Très Haut ? C'est bien cet assassin,
Apôtre du massacre et sacrilège infâme,
Qui sur un Cardinal osa porter la main ?

Les barbares d'antan ont eu pour les vestales
Plus de respect que n'a la Germaine Kultur,
Qui brise des couvents les portes virginales
Et traite sans pudeur les êtres les plus purs.

C'est l'orgueilleux tyran qui courbe sous son sabre
Les savants allemands et les prélats prussiens,
Se faisant proclamer dans leur veule palabre
Le plus doux des humains, le plus grands des chrétiens!

Dans mon rêve, les glas plus durement résonnent,
On ne brave pas Dieu, Guillaume, impunément.
Plus de soldats, Kaiser, plus de canons qui tonnent,
Regarde s'écrouler ton empire allemand.

Le pessimiste dit, ne jugeant qu'en surface,
Que le glas des Germaines ne tinte pas partout,
Quand, au nord de la France, ils ont toujours leur place,
Et tiennent la Belgique encore sous le knout.

Mais, depuis quinze mois, Joffre a rendu futile
L'effort de quarante ans. Masque en vain menaçant,
Le colosse se meurt, l'épouvantail d'argile
Va rouler d'un seul coup dans son cercueil trop grand.

Comme l'oiseau de nuit fuyant l'aube sereine,
Les glas se sont sauvés vers la morne Berlin.
Au vieux pays gardé par Jeanne la Lorraine,
Les cloches chanteront le triomphe latin !



ÉTOILES ET GLAS

Pas une étoile au ciel. Sur l'immense ossuaire
Qui s'étend, de la France aux passes des Balkans,
Dans cette nuit des morts, l'unique luminaire,
Est l'éclair de l'obus striant le firmament !

Morne, froide, des glas, la pâle plainte passe !
Dans le silence noir, imagé de stupeur,
Des rives de l'Yser aux marches de l'Alsace,
Le même cri d'angoisse égaille sa douleur !

Pas une étoile au ciel ! Quand la brunante tombe
Sur la fête des Saints, ces célestes flambeaux,
De la Somme à Verdun, visitant chaque tombe,
Sur l'ordre du Très Haut décorent nos héros.

Des rochers dentelés aux guipures des ondes,
Du vallon catacombe, aux halliers Panthéon,
Glissent, rampent des glas les quéréles profondes,
Sanglots, ululements, lamentable chanson.

Pas une étoile au ciel ! Dans la sanglante plaine,
A nos braves tombés, sur quelque front, là-bas,
Elles servent, ce soir, de petite marraine,
Remplaçant les mamans qui pleurent leur trépas !

De Berlin, de Schoenbrun, bandits porte couronne,
Lasse de vos forfaits, au son de tous ses glas,
La Justice vous mande, inflexible, à son trône !
N'essayez plus de fuir, vous ne le pouvez pas !

Pas une étoile au ciel ! Ces vierges scintillantes
Ont voilé leur prunelle aux paupières d'azur.
Dans le recueillement, des promises dolentes
Partageant le deuil blanc et le veuvage pur !

Les glas malédictants, Kronprinz, vivant blasphème,
Du bien, du droit, du vrai, néant du grand du beau,
Te crachent nos mépris, te lancent l'anathème !
Mais ne sonneront pas, chacal, sur ton tombeau !

Ils prédisent ces glas, aux sybilles astrales,
Qui, du grand Bonaparte, ont vu les vieux grognards
Promener, dans Berlin, les aigles triomphales,
Qu'une pareille fête attend nos étendards !

Pas une étoile au ciel ! Comme des amoureuses,
Sur terre descendus les petits astres d'or,
Prodiguent, doucement, leurs caresses berceuses
Au bleuet qui, déjà, dans l'éternité dort !

Ferdinand le félon, honte d'une famille,
Des glas de Chantilly, ce soir, aurais-tu peur !
D'Aumale, Montpensier, Nemours, Chartres, Joinville,
Ne sont plus tes aïeux, car tu n'as plus d'honneur !

De tes fils, Montréal, des preux de Courcellette
L'étoile apothéose illumine le front,
Les glas content leur gloire et la neige reflète
Sur leur jeune drapeau celui de Carillon.

Etoiles de Toussaint ! ardentès messagères,
Des pays envahis raffermissez l'espoir,
Des enfants exilés arrachés à leurs mères,
Sur Lille et sur Roubaix apportez le bonsoir !

Dans un rêve j'entends comme une claironnée !
De Reims et de Verdun, du vieux beffroi d'Arras,
Les bourdons revenus sonnent à la volée !
Le chant du Te Deum a remplacé les glas !

1er novembre 1916.



ARBRE DE NOËL FRANÇAIS

Souvenir de l'arbre de Noël élevé
le 25 décembre 1914, par l'Union
Nationale Française de Montréal,
dans l'arsenal du 65^e Régiment.

Vous avez l'âge, enfants, des songes que l'on brode,
Cet arbre de Noël, pour vous petits Français,
Gemmé de mille feux comme un coin de pagode,
Lorsque vous serez grands, vous en reparlerez !

“ C'était, conterez-vous, lors de la grande guerre,
Et beaucoup d'entre nous savaient que leur papa,
Pour se battre là-bas, s'était fait militaire.
Notre mère souvent pleurait l'absent tout bas.

De l'arbre de Noël, au milieu des épées,
Parmi canons, fusils, vrais jouets du moment,
Des voix, échos de France en douces mélodées,
Evoquaient la patrie en nos âmes d'enfant !

Une branche disait : “ Des forêts de l'Argonne
Je viens ! et l'on s'y bat ! Que nos soldats sont beaux ! ”
— Des grands bois de la Somme, où le canon résonne,
Une autre racontait les exploits des Turcos.

Une branche de pin nous parlait de l'Alsace
Et du retour vainqueur de notre fier drapeau
Un vieux chêne d'Artois chantait : " La gloire passe
Partout dans nos vallons, avec de Castelnau ! "

L'érable canadien orné du tricolore
Se dressait fier alors de son vieux sang français !
Dans le vaste arsenal une marche sonore,
Celle de Sambre et Meuse, ardente résonnait !

Tendant nos jeunes bras et nos cœurs vers la France,
Chacun de nous voulait, beau songe de bambin,
Mettre le sac au dos et, luttant d'endurance,
Faire avec nos aînés le passage du Rhin ! "



POUR LES PETITS FRANÇAIS

Un arbre de Noël qui vient d'Alsace.

L'Union Nationale Française, sous la présidence d'honneur de M. le Consul Général de France et sous la présidence de M. le Dr Brisset des Nos, a donné à l'occasion de Noël et au Nouvel An 1915, une fête à tous les petits Français dont les parents sont allés combattre pour la France.

C'est un peu de joie que l'on a offert à ceux dont les parents ont offert leur vie pour leur patrie.

Par une attention bien patriotique et bien touchante, on a fait venir d'Alsace, du pays que nous reconquérons, un sapin qui servit pour l'arbre de Noël des petits Français.

Ce sapin qui vient de la terre témoin de tant de luttes, de tant de deuils, de tant d'espoirs, évoqua chez les grands les plus nobles pensées, et les petits plus tard se rappelleront du sapin qui d'Alsace venait dans la seconde année de guerre.

LE SAPIN DE THAN

Dans un bois près de Than, à l'heure matinale,
Au pas de course fonce un bataillon d'Alpins.
Il a flairé la poudre, en tirailleur s'étale,
La fusillade siffle et meurtrit les sapins.

Le chef, un beau gaillard, a baissé sa lorgnette :
"Mes diables noirs, dit-il, il nous faut ces canons."
C'est la charge rapide, avec la baïonnette,
Et la victoire sonne aux lèvres des clairons !

La rude voix du vent dans les arbres d'Alsace
Ulule longuement de tristesse et d'amour,
Lorsque sur la civière un jeune blessé passe,
Qu'on citera demain au grand ordre du jour.

Dans les branchages sourd comme une mélodie,
Quand, lasse de tuer, la mitraille s'endort !
Les mélèzes, les pins vivent dans l'épopée,
Leur sève s'enrichit dans le sang de nos morts !

De ce sapin venu de la terre alsacienne,
Paré du tricolore et chargé de bonbons,
Écoutez la leçon, que chacun la retienne,
Pour quand vous serez grands la dire à vos garçons.

“Petits Français, là-bas, quand vos papas si braves,
Avec vos grands cousins, les fils du Canada,
Luttent comme des lions, qu'en votre esprit se grave
L'intense souvenir d'un Noël de soldat.

“Pour vous enfants j'apporte, après chaque brindille,
Au milieu des jouets, des fusils, des drapeaux,
Un peu de mon pays : quand ce soir je babille,
Saverne et ses martyrs vous racontent leurs maux.

“Sous le joug allemand, pendant quatre décades,
L'Alsace a vu fleurir et faner les Étés,
Vivant de durs hivers, d'insulte et de bravades,
France, l'on t'attendait : nos cœurs te sont restés.

“A la frontière, enfin, l’Allemagne insolente
Vit tomber le poteau qui marquait son pouvoir,
Et la fille d’Alsace, ardente et frémissante,
Pique les trois couleurs sur son corsage noir.

“Au cri de “Liberté dans l’horreur du servage,
Les gas de Sambre et Meuse ont autrefois lutté,
France, pour regagner intact ton héritage,
Du Nord et du Midi ton peuple s’est levé.

“A l’espion Allemand il manquait une fiche :
“Ces Français, disait-il, sont divisés, viveurs.”
Mais quand du grand appel on placarda l’affiche,
Il lut tout étonné dans le fond de leurs cœurs.

“Qu’ils sont beaux les soldats de la race française,
Portant casque ou béret, cavaliers ou lignards,
Au plus fort des combats chantant la Marseillaise,
Pour tapisser Paris prenant des étendards.

“Vos aînés sont en train de refaire l’histoire,
Dans la géographie on apprendra, demain,
Vos maîtres comme vous, éccliers de la gloire,
Que la France a repris ses limites du Rhin.

“Femmes, grandissez-vous ; votre mari, peut-être,
Votre fils, à l’instant, gagnent la croix d’Honneur !
An ! le joli Noël pour le cher petit être,
Buvant dans ses baisers vos larmes de douleur.

“Noël mil neuf cent quinze aux rouges stalagmites,
Que frange aux arbrisseaux le sang de nos troupiers,
Ton givre en plumetis est poudré de lydites !
Sous les linceuls neigeux rosissent des lauriers.

“Plus tard, petit Français, quand la frissette noire,
Lorsque les blonds cheveux seront devenus blancs,
Du vieux sapin de Than évoquant la mémoire,
Vous vous rappellerez nos luttes de géants.”

25 décembre 1915.



UN CANON POUR BERCEAU 1915

Dans l'horrible décor d'un pays ravagé,
Sous un fracas d'obus prodiguant l'incendie,
Quand l'univers s'égorge, arrivant dans la vie,
Un canon pour berceau, mil neuf cent quinze est né.

Au seuil de l'an nouveau, la muse inspiratrice
Se heurte à tant de deuils, qu'en dépit des espoirs,
On entend des seuls morts la voix dominatrice
Entraînant les vivants aux sublimes devoirs !

Nous aurons, je le sais, la suprême victoire,
Mais sur le sol natal savoir que l'Allemand
Est venu tout souiller, profaner, rire et boire,
C'est un chagrin si fort qu'on l'emporte en mourant.

Dans l'Artois pittoresque, aux cités d'un autre âge,
Dans la campagne heureuse aux beaux enfants joufflus,
La culture prussienne a semé le carnage,
Au vieux beffroi d'Arras l'heure ne sonne plus.

Laissons ce souvenir, inutile à la France !
Nous pleurerons, demain, quand nous serons vainqueurs
Quand l'Alsace-Lorraine aura sa délivrance,
Quant à Strasbourg, à Metz, flotteront nos couleurs.

Mes vœux, à vous soldats reclus dans la tranchée,
Impatients du signal qui vous fera bondir,
Baïonnette en avant, au fort de la mêlée,
Lutter comme des lions, comme des lions mourir.

Mes vœux, à ceux qui vont, de garde dans la nue,
Faisant faire au soleil le salut au drapeau,
Repérer l'ennemi, dévoiler sa venue,
Crevant les Zeppelins, y trouver leur tombeau.

Mes vœux, aux cavaliers chevaucheurs d'épopée,
A nos troupes d'Afrique, aux fameux artilleurs,
Aux lignards, aux marins, grands faiseurs de trouée,
Mes vœux, France chérie, à tous tes défenseurs.

A toi mon beau dragon, à toi sergent de ligne,
Mes vœux ! Hardi, mes gas ! pointez, taillez, sabrez,
C'est la charge, mes gas, que d'attaque on s'aligne,
Chargez ! Vive la France ! et ce cri vous l'aimez !

1er janvier 1915.



DANS LES BRAS D'UN POILU

Quelque part sur le Front, au coin d'une tranchée,
Mil neuf cent quinze est mort dans les bras d'un poilu,
Un prêtre caporal, sur la fosse creusée,
Par l'éclat d'un obus, bénit le disparut !

Sous le doigté du Temps, qui ferme sa paupière,
Le mourant a revu ces douze mois d'horreur,
Dans un sanglot profond, une rage dernière,
Lâchant l'ultime râle, il maudit l'Empereur.

Dans ses langes de deuil, dentelés par la foudre,
Au milieu des tombeaux, mil neuf cent seize naît.
Qui sait son avenir et ce que va résoudre
Cet enfant qui brandit un sabre pour hochet ?

Nous aurons, il le faut, la victoire finale,
Mais les Belges martyrs, la Serbie en lambeaux.
La Champagne et le Nord sous la botte infernale,
Trouvent qu'on est bien long à chasser leurs bourreaux.

Que de temps gaspillé par la diplomatie,
Que de salamalecks avec des rois félon,
Que de sots pourparlers, de veule courtoisie,
Alors que nous avons la bouche des canons !

Lorsque Denis Cochin, l'onctueux chattemitte,
Faisait à Constantin un discours solennel,
Sophia se payait cette tête d'ermite,
La reine se moquait de ce vieil immortel.

Depuis lors, il est vrai, campés à Solonique,
Nos poilus, commandés par le vaillant Sarrail,
Au vassal allemand font proprement la nique,
Sophia ne rit plus, derrière l'éventail !

Unis sous le drapeau, pour commencer l'année,
Ne récriminons point ! Tambours, battez aux champs,
Sonnez clairons, lancez l'intense claironnée,
Pour saluer les morts, enflammer les vivants !

Lorsque Joffre sourit, quand Castelnau proclame
Que la bête s'épuise et qu'on va la servir,
Laissons ces grands veneurs serrer, presser leur trame
Et le monstre viendra sous leur couteau mourir !

La France de l'épargne et la France ouvrière,
Les écus plébéiens, les bras des forgerons,
S'unissant aux héros de la France guerrière,
Font un tout si puissant, que par lui nous vaincrons.



AUX SOLDATS CANADIENS SUR LE FRONT

Soldats du Canada, c'est à vous que l'on pense
Lorsque le blanc Noël lance ces carillons !
Nos vœux vous trouveront au doux pays de France,
A l'aube de l'an seize au milieu des canons.

Jeunes gens que choyait une vaillante mère,
Quand l'alleluia résonne dans la nuit
Votre blonde à genoux faisant une prière
Entend bien tristement la messe de minuit.

Vous ne serez pas là, braves chefs de famille,
Pour l'usage touchant du paternel baiser.
Mais votre enfant sait bien, très fier il en babille,
Que le devoir sacré vous tien loin du foyer.

Bûcherons et trappeurs, vos compagnons de campe,
Dans le fond des grands bois se content vos combats
Et les filles le soir aux clartés de la lampe
Avec de gros soupirs vous tricotent des bas.

Les cloches de là-bas, se font nos messagères,
Ecoutez leurs chansons, comprenez leurs accents,
Leurs voix sont les baisers des épouses, des mères,
Confidences d'amour ou caresse d'enfants.

Soldats du Canada, beaux burineurs de gloire,
Orgueil de ce pays, émules de Dollard,
Vous vous placez si haut maintenant dans l'histoire
Qu'un immortel renom attend vos étendards.

Lorsque vous reviendrez, chevaliers des victoires,
Vous n'aurez pas besoin de parchemins poudreux
Votre roture vaut les titres, les grimoires,
Les héros d'aujourd'hui sont leurs propres aïeux.

Nous devons le salut, le premier de l'année
A ceux qui sont tombés, à ceux qui ne sont plus
Honorons ces vaillants, ces jalons d'épopée
Et répondons "Présents" au nom des disparus.

Déc. 1915 — Janv. 1916.



CLAIRONNÉES DE PÂQUES

A Sa Grandeur Monseigneur Paul
Bruchési, Archevêque de Montréal.

“ De Rome revenant — c'est l'histoire enfantine
Que le Samedi Saint notre maman contait —
Les cloches vont chanter, de leur voix argentine
Le triomphe de Dieu, le Christ ressuscité.”

Pâques, tes carillons ne pourront, cette année,
Hélas, être joyeux, aux pays ravagés !
La Légende est trop belle et la mère outragée
Ne la contera pas aux enfants mutilés !

Veuves de leurs bourdons, les vieilles basiliques
De Reims et de Soissons, d'Arras et de Louvain,
Sont des ruines pleurant, sur leurs clochers antiques,
Dont la splendeur bravait le barbare germain.

Pâques, tes carillons ! Prisonnier dans Malines,
Il n'aura pas le droit, l'auguste Cardinal,
D'aller, à leur appel au peuple qui s'incline,
Donner le pain des forts et le salut Pascal.

Pâques, tes carillons, qui dans l'espace volent,
Mélangeant leur encens au fumet des canons,
Vont planer effrayés sur cette nécropole
Des grands champs de bataille aux sépulcres sans noms !

Pâques, tes carillons iront dans les tranchées,
Comme ceux de Noël, retrouver nos soldats.
Mais le gel est fini, les terres sont séchées,
On va livrer, enfin, les suprêmes combats.

Pâques, tes carillons sur la côte Bretonne
Rediront du " Bouvet " l'exemplaire trépas.
Un cri : Vive la France, et le flot qui moutonne
Engloutit le drapeau, le commandant, les gas !

Pâques, tes carillons sont bien des claironnées,
Car loin du presbytère et des calmes couvents,
Tous les prêtres français ont rejoint les armées,
La gloire, dans leurs rangs, la mort passent souvent !

Pâques, tes carillons sont vibrant de promesses,
Et les clochers debout sonnant à plein airain,
Et les clochers blessés, aux pierres vengeresses,
Seront tous des hérauts de victoire demain !

Pâques, tes carillons dans notre Cathédrale
Sont les voix du Prélat, qui proclame, bien haut,
Le désir d'entonner son hymne magistrale
De victoire et de paix : " Te Deum " des drapeaux !

PÂQUES 1915

De ces temples sacrés de France et de Belgique
Que les obus prussiens n'ont point démantelés,
Un soleil printanier adorne les portiques,
Embrase les vitraux, les dômes dentelés.

C'est bien le renouveau, l'éveil de la nature,
Le Christ est triomphant près du cercueil ouvert !
Pour recevoir les nids en vénérable allure
L'arbre académicien revet son habit vert !

J'entends le chant de gloire et l'hymne d'allégresse
Dans le caprice bleu des volutes d'encens !
C'est bien l'Avril fleuri d'amour et de tendresse
Qui parfume l'autel de ses lilas naissants.

Tout cela c'est le rêve, et la guerre qui sème
Les douleurs et la mort, c'est la réalité !
L'Église a ses espoirs et doit chanter quand même
La Puissance du Dieu par Clovis invoqué !

Cloches du Canada, superbes d'espérance,
Acclamez le Très-Haut et que vos carillons,
De nos soldats, là-bas, combattant pour la France
Proclament la valeur, au refrain des bourdons.

LE DIEU DES FRANCS

(PÂQUES 1916.)

Christ est ressuscité ! Triomphal et terrible,
Jésus, le Dieu des Francs, dans un geste puissant,
Du Kaiser imposteur, rectifiant la bible,
Lui défend d'invoquer son nom impunément,

Le Dieu du Golgotha, du haut de son calvaire,
A vu les Allemands brûler ses temples saints,
Sur ses prêtres porter une main sanguinaire,
Les outrages, les viols des barons libertins.

Pâques ! tes Hosanna, sur les ruines fumantes,
Sur les foyers déserts, ont la gamme des glas,
Plus d'amour, plus de nids dans les forêts sanglantes !
Les obus ont fauché les garçons, les lilas !

Les prêtres de chez nous, pour servir la patrie,
Comme de braves gens, sont dans les régiments !
Pâques ne sonneront dans notre âme meurtrie,
Qu'au jour où l'on aura chassé les mécréants !

Pâques ! que de douleurs déjà dans cette ville,
Que de mères en deuil, de veuves de héros,
Que d'orphelins pleurant le chef de la famille.
Pour les chers disparus versent de lourds sanglots.

Jésus ressuscité, je crois en ta puissance !
Sur le vieux sol gaulois ton prestige est si beau !
Français et Canadiens l'en sait votre vaillance,
J'attends les yeux fixés, très fiers, sur mon drapeau.

Clairons et carillons ont vibré dans les nues,
La victoire superbe à pleine aile passant,
Va sacrer nos poilus et les troupes venues, —
Pour lutter avec eux, — des bords du St-Laurent.

La guerre a son écho sur la côte bretonne,
Pour Pâques rappelons un drame glorieux
De nos braves marins sous le flot qui moutonne,
Cachant, ensevelis, leur gloire à tous les yeux.

.....
.....

Dans le clapotis bleu, de sa vague nacrée,
La mer Adriatique, amoureuse tendant
Aux baisers du soleil sa vague diaprée.
Sur le sillon des yachts brodait des fleurs d'argent.

Dans ces boudoirs voguant au gré des fantaisies,
Les banquiers oubliant la cote et le tableau,
Princes, fils à papa, vivantes léthargies,
Laisaient filer le temps entre le ciel et l'eau.

Dans le creux des hamacs, berçant son indolence,
Madame feuilletait, sans le lire, un roman,
Elle songeait ! — qui sait ce qu'une femme pense ? —
A son dernier amour ? à son temps de couvent ?

Monsieur farnientant, donnait à sa pensée
Le bienfaisant repos d'un nonchalant plaisir.
Béatement suivait l'ondulante fumée
D'un havane très pur, d'un chibouque d'émir.

Immense cinéma, les rives charmeresses
Présentent un spectacle aux multiples rouleaux :
En marbre de Puros des palais de duchesses,
Des villas, des jardins, des Millet, des Watteau.

.....

.....

La guerre sévissant, sur toute la nature,
Dans les flots fait surgir sous-marins et croiseurs !
L'escadrille des yachts, plus noble de parure,
Embarque des blessés, des nurses, des docteurs.

Sur l'ordre du Kaiser, brutale obéissance,
Tandis que ses soldats égorgent les enfants,
Ses marins font couler les barques sans défense,
Aux bateaux hôpitaux font face : les vaillants !

Quelquefois, cependant, avec quelque courage,
Un sous-marin teuton attaque des transports,
Comme pour "La Provence", un coup de torpillage
Jette au gouffre béant des centaines de morts.

L'aube mauve naissait, l'enseigne de relève
Venait de remplacer les guetteurs pour le quart :
— "Torpilleur à tribord !" signale une voix brève,
Le croiseur est atteint, il coule, il est trop tard !

Les canonniers cherchant, l'œil ardent, la main sûre,
Le torpilleur fatal pour au moins lui porter,
Dans un dernier boulet, la mortelle blessure,
Succombent sans pouvoir seulement se venger !

A son poste déjà le commandant, stoïque,
Sauve tous ceux qu'il peut, puis, le moment venu :
"Adieu, mes gas, dit-il, vive la République,
Vive France, surtout". On ne l'a plus revu !

O France, mon pays, et si grande et si belle,
Quand sur terre et sur mer tes sublimes soldats
Burinent pour ta gloire une page immortelle,
Par eux, au Dieu des Francs, qui donc ne croirait pas.



LE QUATORZE JUILLET 1915

Pour les petits Français.

Cette date, aujourd'hui, doit compter pour la France,
C'est un symbole au moins, si non pas un Credo.
Le Quatorze Juillet marque une délivrance:
La Liberté naissant des ruines d'un cachot!

Dans le sang, je l'admets, croula cette Bastille,
Où, sans bruit, sans procès, l'on jetait un gêneur:
Noble, robin, manant, pour plaire à quelque fille,
Servir les vils desseins de quelque grand seigneur.

Ce peuple avait souffert: sa vague sanguinaire,
Comme un simple ruisseau, ne pouvait s'arrêter!
J'excuse,— étant d'Artois,— tout élan libertaire:
Mon pays opprimé gémit sous l'étranger!

Ce Quatorze Juillet, sur des tombeaux d'ancêtre,
Par l'Allemand maudit, profanés, éventrés,
Je me sens de la haine assez pour me repaître
Jusque dans leurs berceaux de ses fils torturés.

Qui parle de pitié, devant de tels reptiles?
Qui cause de clémence, en face d'assassins,
Devant ces cris d'horreur de l'enfant qu'on mutile,
Des blessés brûlés vifs avec leurs médecins!

Vengeance! et ce cri flambe aux pierres de cathédrale,
Vengeance! et ce cri pleure au fond de l'océan,
Vengeance! et ce cri meurt dans la vierge qui râle,
Pauvre corps outragé, puis sabré tout vivant.

Ecoutez les échos dans la brise qui passe:
"Pour la France, en avant"! Pour vous c'est la chanson
Qui de Champagne vient et du Nord et d'Alsace,
C'est un appel d'honneur! une grande leçon!

Ce Quatorze Juillet, bambins, je vous veux graves.
Quand pour le fier drapeau combattent vos papas,
Martelez dans vos cœurs et qu'à jamais s'y grave
La haine du Prussien que Dieu ne créa pas!

Ce Quatorze Juillet, vers la France envahie,
Tendez vos frêles mains, jurez, petits enfants.,
D'adorer, de servir notre chère patrie,
D'où vos vaillants aînés chassent les Allemands.

Ceux qui ne pourront pas, tombés au champ de gloire,
Participer vivants au sublime tableau,
Joffre, de tes soldats rapportant la victoire,
Ont écrit de leur sang le plus grand des Credo!



14 JUILLET 1916

Ce quatorze juillet, ce n'est pas une fête!
Les mères sont en deuil, les fils aux régiments.
On ne s'amuse plus, mais à la baïonnette
On apprend à polker aux reîtres allemands.

La guerre je la hais, pour ses douleurs immenses,
Pour l'exode des nids, pour les foyers déserts,
Pour tous les disparus, pour les grandes navrances,
Des pays envahis de l'Artois à l'Yser.

Ce quatorze Juillet, la gamme consolante,
Prophétisant, déjà, la victoire demain,
C'est, forte de son droit, la France vigilante
Embrassant tous ses fils, qui se donnent la main.

Dans la Fraternité de sa grande famille
La France s'est promis ; jamais elle ne ment ;
Qu'elle détruirait la dernière Bastille,
Celle du despotisme et du joug Allemand !

Ce quatorze Juillet, par l'union sacrée
Le Français de partout, du fond du cœur feront
Le serment que l'on doit à notre chère armée,
De n'avoir qu'un drapeau: celui qui lutte au front

L'Allemand déchaîna cette guerre infernale.
Qu'il en porte le poids devant l'Humanité.
La France en sortira plus puissante, plus mâle,
De son sang répandu germe la Liberté.

Ce quatorze Juillet, sa mère qui l'adore,
Cachant à son petit ses affres et ses pleurs,
Sur le veston tout blanc, épingle un tricolore,
Le grand frère est tombé pour ces nobles couleurs!

Jamais vous ne saurez ; l'histoire est une morte.
Si pâle sous les fleurs et qui ne vibre plus.
Enfants, ce qu'aujourd'hui votre France supporte
Ni l'œuvre de Titans, des "Bleuets," des "Poilus" !

Nous qui n'y pouvons prendre une part plus active,
Suyons de nos soldats les sublimes exploits.
Soyons au moins d'esprit de la grande offensive
Dans la Somme, en Lorraine, au pays champenois !

Ce quatorze Juillet, en acclamant la France,
Français et Canadiens, songeons à tous nos preux
Unis sous les obus, frères parla vaillance,
Pieusement vivons la gloire qui vient d'eux !



POUR MIEUX HAÏR

2 SEPTEMBRE 1870.

Pour mieux haïr il faut revivre une souffrance,
Rappeler aujourd'hui la chute de Sedan !
A la lime des deuils aiguïsons notre lance,
Réveillons le revers de quarante-six ans.

Un dimanche matin, au sortir de la messe,
A la sous-préfecture un carré de papier,
Sur la porte affiché, criait notre détresse :
Sedan était rendu, l'Empereur prisonnier.

Ce fut comme la mort qui passa sur nos têtes,
Un poids très lourd, très froid, nous écrasait le cœur.
J'étais bien jeune alors, mais toujours se reflète
En moi le souvenir de ce jour de malheur.

Mon père, me pressant dans ses bras avec rage,
Lentement me lisait, d'une voix qui tremblait,
Pour mieux me le graver, ce message d'outrage !
Pour la première fois, je le vis qui pleurait !

Un vétéran passa, vieux médaillé d'Arcole.
L'"Autre" jamais, dit-il, n'aurait ainsi trahi.
Le petit Caporal, il était notre idole ;
Mais s'il l'eut fait, je crois qu'on l'aurait tous maudit.

Puis vinrent les détails de cette horrible chose :
Cent mille hommes livrés ! et l'Empereur venant,
Tout blême sous son fard, — car il mettait du rose, —
Remettre son épée au monarque allemand !

Ceux qui n'ont pas vécu ces heures d'infamie,
Ne comprendront jamais le désespoir profond
Qui tortura la France dans cette tragédie :
Lorsque notre drapeau subit un tel affront.

L'Empereur y perdit son honneur et son trône.
Le même sort attend Hohenzollern demain :
Il n'eut jamais d'honneur ; la famille qu'il prône
Avec lui va cesser de régner à Berlin.

Regarde France et vois, superbe est ta riposte :
Pour cent mille Français par Badingue livrés,
Six cent mille Allemands offerts en holocauste
Aux abords de Verdun vainement sont tombés.

Sedan ! long cauchemar, ton étreinte se brise,
Un grand coup de soleil a balayé ta nuit ;
Verdun venge Sedan, Verdun qui te méprise
Kronprinz, Verdun Kaiser qui partout te poursuit.

2 septembre 1916.



LES " CATHERINE " DE 1915

Symbolique bonnet de Sainte-Catherine,
Coiffe l'objet parfois d'innocents quolibets ;
Dans ces jours de malheur, ta fine mousseline,
Au milieu des blessés, affronte les boulets.

Arborant la croix rouge, avec un fier courage,
Plus d'une jeune fille a laissé son foyer ;
Une grâce d'état lui dicte son ouvrage :
Pusqu'on souffre, là-bas, elle doit y aller !

Sœur de Vincent de Paul, sous la robe de bure,
Duchesse ou prolétaire, anges de charité,
Leur main panse la plaie et leur bouche murmure
Le mot qui porte en lui le baume de bonté.

Avec des pansements, toute une chirurgie,
Les " Catherine " vont, pour les pauvres troupiers,
Que la balle a couchés sur la terre rougie,
Partager, adoucir l'œuvre des brancardiers.

Dans les petits lits blancs comme des lits de vierge,
Les soldats mutilés, épaves des combats,
Ont des rougeurs de brique ou des pâleurs de cierge :
L'un gémit longuement, l'autre se plaint tout bas.

Attentive près d'eux, une garde-malade
Souffre de leur douleur, surveille leur soupir !
Leur courage est le sien et, sans vaine bravade,
Si le destin le veut, elle saura mourir !

Catherine à la guerre a fourni ses martyres :
Fillette de Paris, béguines de Louvain,
Ou bien Edith Cabell qui fièrement expire,
Bravant, dans son trépas, le monarque assassin.

Beaucoup ont pris le deuil, au printemps de la vie.
Lorsque son fiancé tomba pour le drapeau
Plus d'une fit serment, à cette âme ravie,
De garder son amour à l'élu du tombeau.

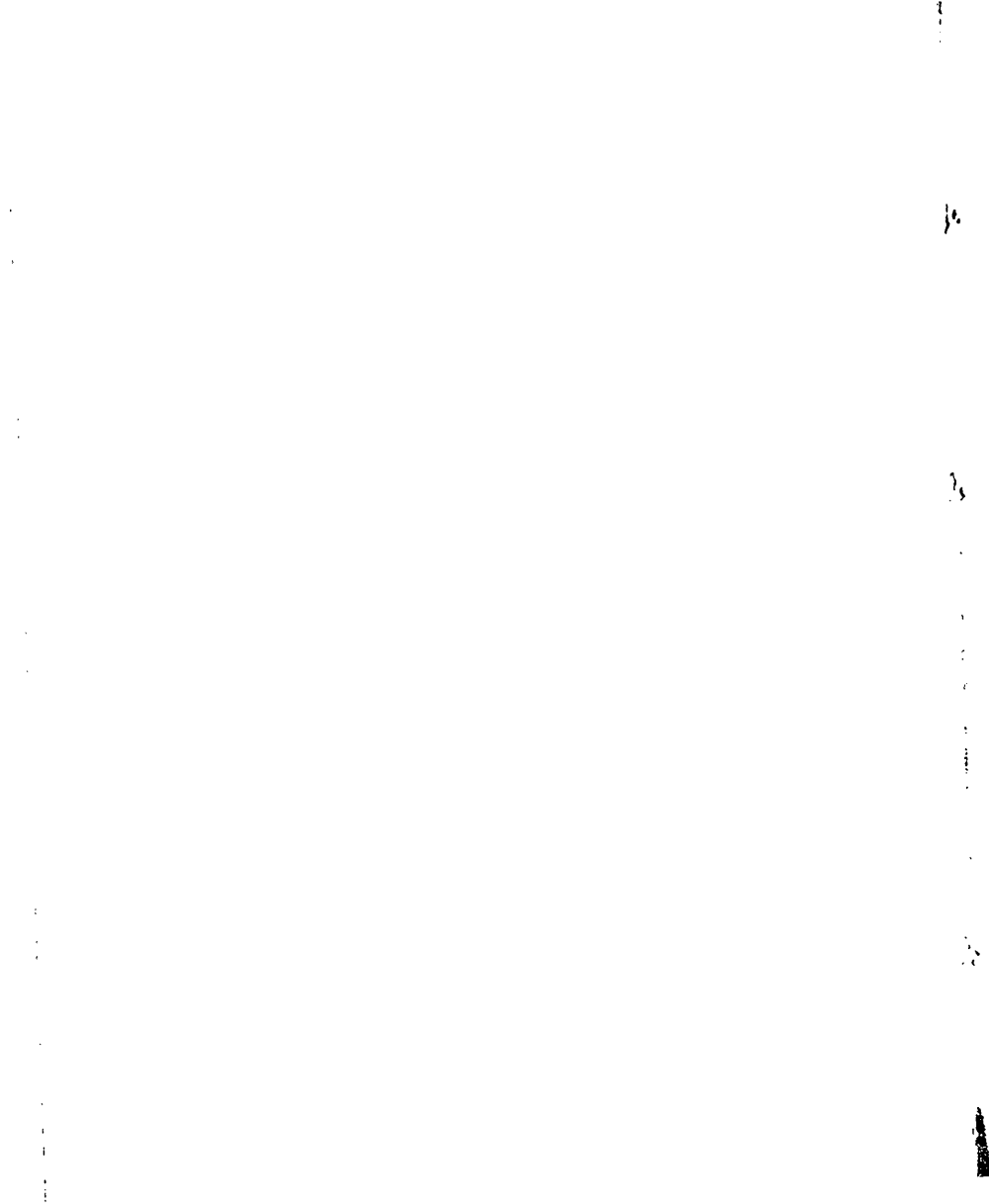
Plus tard, la vieille fille, avec ses auréoles,
Sera tante gâteau contant à ses neveux
Comment, pendant la guerre, elle joua ses rôles,
Consolant les blessés, pleurant son amoureux.

Ton bonnet, Catherine, est entré dans l'histoire,
Par la garde-malade éployé sur le Front !
Coques noires d'Alsace, à la grande victoire
Que de doux avenir dans vos plis frémiront !

25 novembre.



LES VAUTOURS



LES ZEPPELINS

Famélique et cruel, en quête d'une proie,
L'épervier battant l'air de son vol inégal,
Poursuit le passerau, le saisit et le broie.
Le destin l'a créé sanguinaire et brutal.

Meurtrier par besoin, pour trouver sa pâture,
Il affronte au grand jour bravement le chasseur ;
Si la balle l'atteint, mourant dans la pâture,
Tombe l'oiseau du mal, qui ne fait point horreur.

Ni capon, ni fuyard, avec un adversaire,
Si la lutte s'engage, il ne recule pas.
C'est un bandit, c'est vrai, mais au fond de son aire,
Il sait que ses petits attendent leur repas.

Il est d'autres vautours qui sillonnent la nue
Criminels sans excuse, opprobre des humains !
Dans l'ombre l'Allemand, sitôt la nuit venue,
Pour son œuvre de mort lance ses zeppelins.

Ces pirates volants refusent la bataille,
Leurs pilotes sans foi, sans vaillance ni cœur.
Du sinistre Kaiser, ignoble valetaille,
Dans les assassinats placent le point d'honneur.

Sur le placide bourg, la cité sans défense,
Le feu de ses obus allume les maisons,
Eteint dans le berceau le rire de l'enfant,
Dans le temple interrompt les saintes oraisons !

Brusquement il s'enfuit, abandonnant sa tâche !
On entend dans le ciel, ronflant comme un tambour,
Le moteur d'un biplan, qui fait sauver la lâche,
 Craignant l'aigle français et le retour du jour.

La lune quelquefois vient aider la justice,
Sa lueur de linceul encadre l'Allemand :
L'aviateur l'a vu, sous le monstre il se glisse,
Au péril de sa vie, il lui crève le flanc.

Sur le sol abattu, l'allumeur d'incendie
Achève de brûler, comme un suppôt d'enfer,
Tandis que vengeresse, énorme d'ironie,
La morsure du feu noircit sa Croix de Fer.



IL ÉCHAPPE AU GIBET

Au château de Postdam, triste comme une tombe,
Le Kaiser songe seul à ses crimes passés.
Dans le grand cabinet le crépuscule tombe
Les aigles des panneaux semblent de noirs damnés !

Le monarque assassin, que le gibet réclame,
Va frustrer le bourreau d'un très noble bandit ;
Mais l'ulcère vengeur étreint la gorge infâme,
C'est lui qui va tuer Guillaume le maudit.

L'homme ne peut sonder la justice divine,
Mais celui qui traitait Dieu comme son vassal,
Tenait des cardinaux courbés sous sa badine
Se débat impuisant sous l'implacable mal.

Souffre bien, mécréant, souffre mille tortures,
Jamais tu ne pourras expier tant d'horreur,
Payer pour les forfaits, payer pour les souillures
Par tes soldats commis, au nom de l'Empereur.

Ne quitte pas, surtout, cette terre jonchée
De ruines, de débris, de mortes amoncelés,
Avant de bien savoir l'Humanité vengée,
Ta puissance détruite et tes efforts brisés!

Tu comprends, enfin, avant d'aller au diable,
Que, dans tout l'univers, un mépris infâmant
Poursuivra sans merci ton peuple pitoyable,
Qui, pour vivre, devra ne plus être allemand !



LA CAGE DE FER

De désastreux rapports lui venant de Péronne,
Guillaume se coucha l'esprit plein de frayeur ;
Ce Kaiser n'était plus l'insolente personne
Qui domptait l'univers de son geste vainqueur.

Il avait entrevu, sur les bords de la Marne,
Un peuple de Français qu'il ne connaissait pas.
A Verdun, maintenant, c'est en vain qu'il s'acharne :
Il cherche la victoire et trouve le trépas.

Sous le sommeil fiévreux qui détache son masque,
Il paraît tel qu'il est : sinistrement hideux !
L'impuissant désespoir dans son visage flasque
A creusé son paraphe : au front, autour des yeux.

L'horrende cauchemar s'allonge sur sa couche,
Ce n'est pas le remords, il n'en peut plus avoir !
Un tragique rictus grimace sur sa bouche :
Quelque crime nouveau qu'un démon lui fait voir ?

—“Ce cardinal Mercier, je vais le rendre sage,
“Et donner la leçon à tous ces cardinaux.
“A Péronne, dit-on, je peux trouver la cage
“Dans laquelle un prélat plia sous les barreaux.

'Louis Onze savait,—l'histoire m'est connue,—
"Assassin comme moi, blasphémer l'oraison :
"Pendant qu'il torturait le prêtre La Balue,
"A la Vierge d'Amboise il demandait pardon" !

.....
.....

Le Kaiser est debout et sa face est livide,
Dans la cage de fer, il se croit enfermé !
—"Un cauchemar, dit-il, qui sait ce qu'il provide ?
..... Si demain il était une réalité !"



GUILLAUME LE PROPHÈTE

Le Kaiser se flattait, au début de la guerre,
Inspectant plein d'orgueil ses fameux régiments,
Dans six mois, tout au plus, et il était sincère,
De ramener chez eux ses soldats triomphants.

“Avant, leur disait-il, qu'aux feuilles mordorées,
Que la griffe du gel arrache aux peupliers,
L'hiver donne l'abri de ses neiges sacrées,
Vous serez revenus vainqueurs dans vos foyers!”

Il faisait beau les voir, ces géants de la Garde,
Ces farouches teutons choisis par l'Empereur.
Le monarque prussien fièrement les regarde :
“De ceux-là, songe-t-il, l'univers aura peur !”

Les hussards de la Mort, au fatidique emblème,
Conduits par le Kronprinz, défilent maintenant.
Les princes, les barons, devant le chef suprême,
Baissent, pour le salut, les sabres étincelants.

Des usines de Krupp, la grosse artillerie,
Les énormes canons passent sur leurs autos,
Des forgerons germains l'inférieure industrie,
A créé, paraît-il, des monstres sans rivaux!

Dix-huit mois sont passés, Guillaume le prophète
A perdu son souritre et son air arrogant ;
Il aperçoit déjà l'imminente défaite
Et la ruine à jamais de l'Empire allemand.

La garde, qui devait tout broyer devant elle,
Sur la Marne a perdu plus d'un bel escadron,
Le désastre fut lourd et la perte fut telle,
Que le vieux régiment n'a sauvé que son nom.

Les hussards de la Mort, dans l'Oise et la Champagne,
Pillant et rapaillant, surpris par les poilus,
Ont laissé bien des leurs pour fumer la campagne,
Et le prince héritier ne les commande plus.

De ces fameux canons le fracas fut terrible,
Mais par l'aviateur hardiment repérés,
A notre Rimailot ils ont servi de cible.
Les artilleurs sont morts à leur pièce enchaînés.

Longue sera la lutte, et la bête acculée
Comme un bandit sachant que l'échafaud l'attend,
Combattra jusqu'au bout de tranchée en tranchée,
Pour tomber à la fin morte d'épuisement.



SOIS HEUREUX KAISER !

Guillaume, poursuivant sa tâche malfaisante,
Se flatte d'incarner en lui tous les fléaux,
D'éclipser à jamais tous les monstres du Dante,
D'être le plus savant, le plus grand des bourreaux.

Marquant au fer rougi sa rage destructive,
Il s'acharne au travail seulement pour le mal.
Sa seule volupté, celle qui vaut qu'il vive,
C'est la destruction ! Voilà son idéal.

La sainte de granit, la vierge palpitante,
La merveille de l'art et le sein lilial,
Sous le brutal obus, sous la lèvre infamante,
Ne sont plus qu'une ruine, un déchet bestial.

Pour appuyer ici cette macabre thèse,
Seule l'Humanité n'est pas mon argument,
Dans tout être créé j'en trouve la genèse !
Ce qui vit, ce qui meurt condamne l'Allemand !

Au printemps, autrefois, sous sa douce caresse,
La Nature apprêtait, dans les champs et les bois,
Les Hymens à venir et sa voix charmeresse
Révélaît de l'amour les devoirs et les lois.

On bâtissait des nids et la sève féconde
Faisait gonfler l'écorce et pointer les bourgeons :
Puis l'Été répandait ses moissons sur le monde,
L'Automne prévoyant retournait les sillons.

L'amour volait dans l'air, glissait sous la feuillée !
Chacun accomplissait l'ordre du Créateur,
Le papillon baisait la rose effarouchée
Et le chevreuil bramait sous le bois protecteur.

Ancêtres des forêts, lorsque l'hiver frissonne,
Les arbres défeuillés, tendant leurs bras géants,
Avec la majesté que la vieillesse donne,
Avaient l'air de prélats bénissant des enfants !

Mais tout cela n'est plus : Au printemps, la nature
Ne bâtit plus de nids, les oiseaux sont partis !
Dans la blonde moisson, mourant de sa blessure,
Le soldat mitraillé teint de sang les épis.

Comme des dieux tombés, dans les forêts d'Argonne,
A côté des humains, les arbres sont couchés,
Attendant que l'hiver dont la neige floconne,
Couvre de son linceul leurs membres massacrés.

Les foyers sont déserts, et les charmilles vides !
Toute la faune a fui les canons meurtriers,
Les femmes sont en deuil et des spectres livides
Sont les seuls amoureux errant dans les halliers.

Sois donc heureux, Kaiser, dilettante de crimes !
Tes exploits font rager tous tes prédécesseurs !
Attila, puis Néron, Satan, car tu le primes,
S'inclinent devant toi, Prince des destructeurs !



FERDINAND LE MAUDIT

Si le maître Bourget voulait du féminisme
Délaisser quelque peu le problème charmant,
Un sujet vient s'offrir à son psychologisme :
Il porte une couronne et son sceptre est tremblant.

N'allons point réveiller une vieille légende
Qui veut qu'à Sophia l'on cache quelque part
La main d'une victime et que la peur défende.
Pour trouver l'assassin, de s'adresser au Czar.

Son père était Teuton et sa mère de France !
Cette femme souffrit de vivre dans l'exil,
Elle éleva son fils dans la sage prudence,
Elle savait qu'un trône est sujet au péril.

Quand le roi Ferdinand, Czar de la Bulgarie,
Passait à Chantilly, revenant de Paris,
Il revit des aïeux la longue galerie,
Où d'Aumale souvent dans ses bras l'avait pris.

Il se targuait alors de sa franque lignée.
De son oncle Joinville et de Robert le Fort
Il rappelait bien haut la belle renommée.
Il était d'Orléans et s'en vantait très fort !

Même des vieux Bourbons, race dite divine,
Ce prince a dans le sang quelques globules bleus !
Mais ce roi d'un pays où le Slave domine
Courtise les germains et pactise avec eux !

Est-ce du sang prussien l'influence malsaine ?
Je croyais toutefois,—Rostand en vers l'a mis :
Lorsque le sang français coule dans une veine
Qu'il ne tolérait pas celui des ennemis !

D'un prince ambitieux est-ce l'heure fatale ?
Il voudrait un Empire et peut tomber demain !
Sur les marches du trône une tache s'étale,
Dans Sophia l'on cache une sanglante main !

Ton cousin d'Orléans vient à ta félonie
D'appliquer un soufflet ! Le Chef de la Maison
A la face du monde aujourd'hui te renie.
Il a rayé ton nom sur le vieil écusson.

Traître ! ta mère était de la France une Dame.
Te voilà devenu le laquais d'un bandit !
Le Slave, ton sujet, devant cet acte infame,
T'appellera bientôt "Ferdinand le Maudit" !



SON CRIME LUI SURVIT

L'histoire à son gibet, vengeresse implacable,
Vient de pendre un Habsbourg : l'Empereur autrichien
Cadavre, il te survit, ton crime ineffaçable,
Aux plans d'un assassin d'avoir uni le tien !

Il est crevé, très laid, un jour noir de novembre,
Songeant que, pour sa fête, il avait, l'an dernier,
Fait mettre sur la croix, briser, membre par membre,
Le civil innocent, le soldat prisonnier !

Il a vu, ce vieillard, que le diable réclame
De l'ancre de Schoenbrun, avant que de mourir
Et de rendre à l'égout l'ulcère de son âme,
Les Serbes en vainqueurs rentrer dans Monastir !

François-Joseph d'Autriche au Pontife de Rome,
Monarque très chrétien, quand tu répondis : Non,
Prévis-tu que c'est lui, maintenant, qui te somme,
Devant Dieu justicier, catholique félon !

Point de pardon pour toi, vieil ilote imbécile,
Aux portes du tombeau dictant et paraphant
L'ultimatum devant, dans ton dessein sénile,
Entraîner à la mort des millions de vivants.

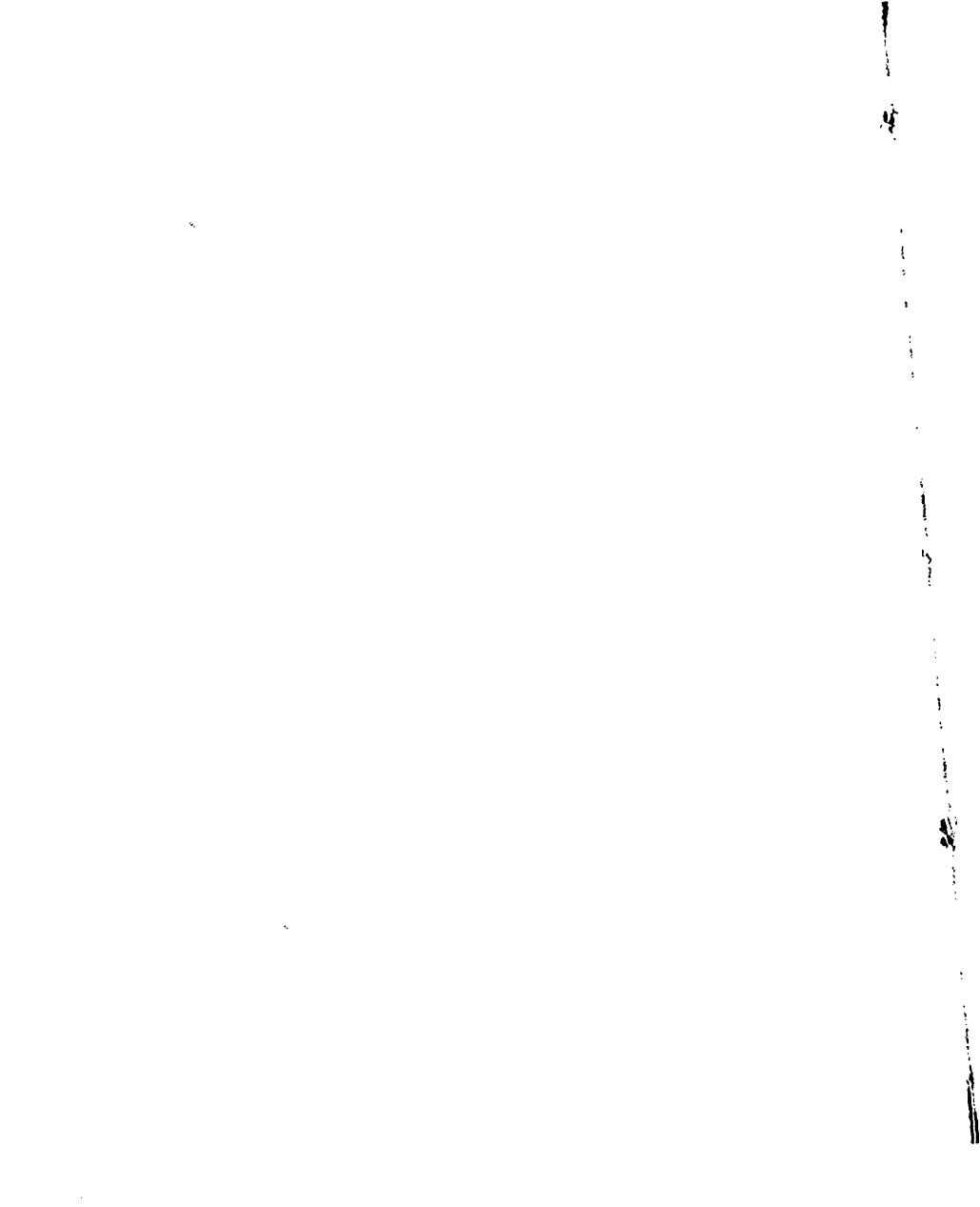
Hideux dans ton cercueil, suppôt de l'Allemagne,
Complice des forfaits de l'égorgeur prussien,
La mort t'a détaché du fou mégalomane,
Ton nom reste à jamais maudit comme le sien.

Au roman de ta vie, au drame fantastique,
Qui suinte la folie et nage dans le sang,
Tu mis le point final, ignoble mais logique :
Tu poussas l'univers au grand égorgement.

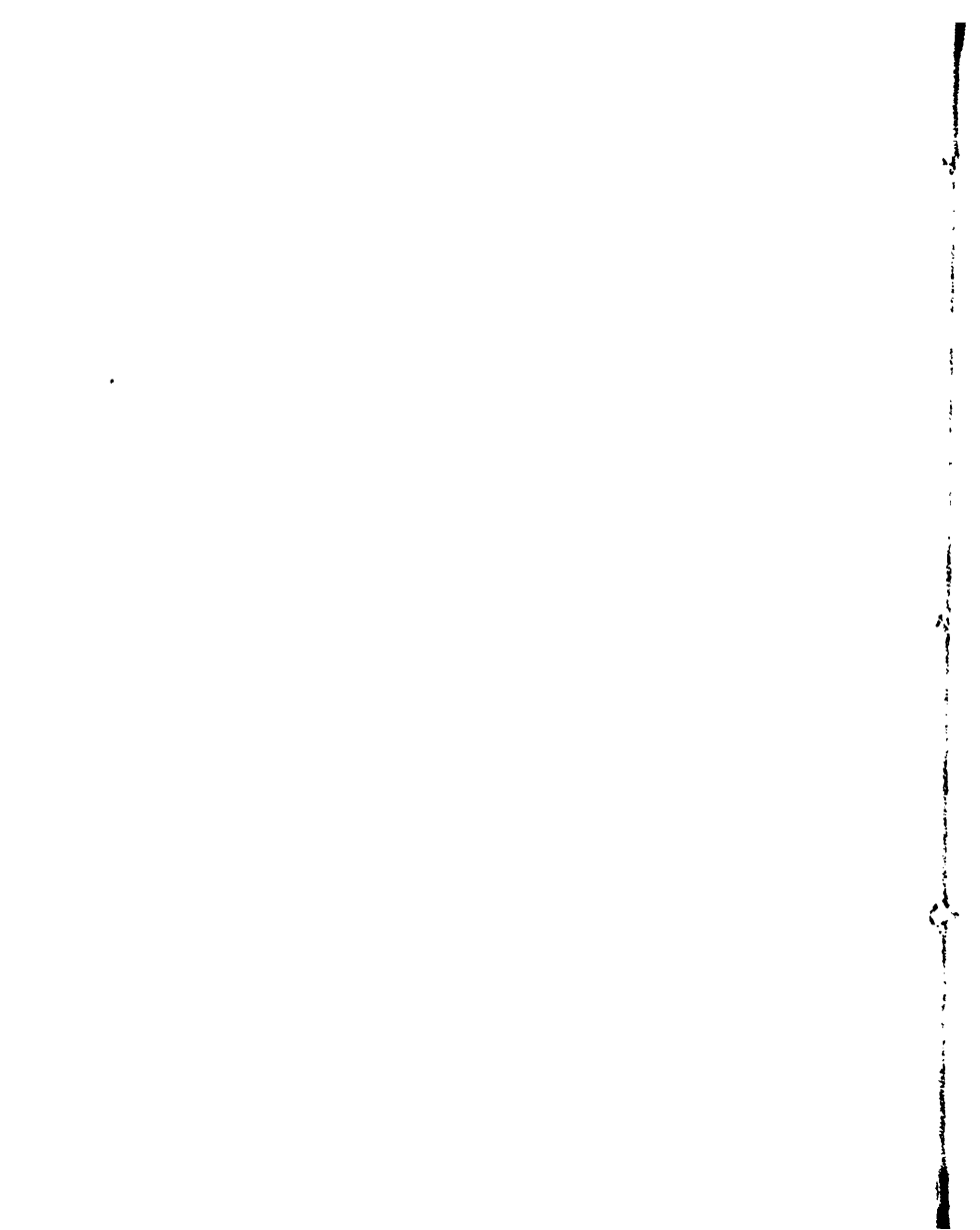
Arrogant tu suivras, avec ta valetaille,
Guillaume le cortège et tu vas plastronner,
Mais tu frémis du sort que le Destin te taille,
Tu ris ! mais c'est la peur qui te fait ricaner !

Novembre 1916.





COEURS VAILLANTS



JOFFRE ET LAURIER

Vieille et Nouvelle France, orgueil de notre race,
Tous deux planent si haut au-dessus des partis,
Qu'en son livre immortel, l'histoire les enlace.
Joffre, Laurier, ces noms sont de gloire sertis

A l'heure du péril, quand l'homme qui domine,
Par la tête et le cœur, par son passé d'honneur,
En vaillant combattant, se dresse sur la cime.
Le courage renait, le peuple n'a plus peur !

Quand Joffre, sans parler, passe dans la tranchée,
Avec ce bon regard créateur de héros,
Le plus humble poilu batit une épopée,
Dans laquelle il prendra, lui seul, quatre drapeaux !

Ces braves savent bien que leur "papa" les aime,
Que le vieux général se moque des honneurs,
Mais n'a qu'un idéal et qu'un désir suprême :
A Berlin avec eux défilér en vainqueurs !

Peuple du Canada, vous avez votre Joffre :
Laurier qui, sans épée, à force de labeurs,
Fit son pays si fort, qu'à l'univers il offre
Son fer, son or, ses blés, des soldats, des docteurs !

Nestor du Canada, Laurier à la jeunesse
Vient tracer son devoir, lui montrer le chemin
Par lui-même suivi, guidé par la sagesse !
C'est le maître de l'heure et celui de demain !

4 décembre 1915.



CHAIR DE HÉROS

Les raille qui pourra, pour moi je les admire
Ces Russes dépourvus d'obus et de boulets,
Aux artilleurs prussiens servant de point de mire,
Comme des preux luttant, comme des preux tombés.

Ils ont dû reculer et laisser Varsovie,
Mais ils ont pied à pied défendu leur terrain.
Contre les gros canons, au mépris de leur vie,
Ils ont lancé leur chair, en chantant un refrain !

C'est un jeu criminel qu'un patriote évite,
Devant quelques revers de toujours larmoyer !
Pour écraser, Kaiser, le peuple moscovite,
Il faut plus de soldats que tu n'en peux lever.

Et déjà de Riga, la réplique s'élance !
Les écumeurs de mers moins marins que bourreaux,
Qui coulent les steamers sans armes, sans défense,
Dans un combat naval ont perdu leurs bateaux !

Plus le Germain s'étend dans les steppes profondes,
Plus sûrement il creuse un immense tombeau :
Ses ossements épars y feront plus fécondes
Les plaines que le Tzar couvre de son drapeau.

Quand l'heure sonnera, quand la grande Russie,
Sur ses caissons remplis appuyant sa valeur,
Chassera l'ennemi, prendra la Galicie,
Sourirez-vous alors, prophètes de malheur ?



PALADINS DE L'AZUR

Aviateurs français, qui constellez les nues,
Et chassez dans les airs les vautours zeppelin,
Cuirassés seulement de vos ailes ténues,
Vous burinez au ciel le courage latin !

Paladins de l'azur, en ardente escadrille,
Ces colibris de gloire étalant et plongeant,
Avec la sûreté d'un maître de quadrille,
Sous le jet des obus font hurler l'Allemand.

Dans l'éther infini quand un brave s'envole,
Il n'a pour tout appui, sous menace du feu,
Que son moteur battant comme un tambour d'Arcole !
A Dieu va ! Rien ne chaut quand la France est en jeu !

Tandis que le prussien — engeance méprisable —
De son taube se sert pour tuer les enfants.
Notre pilote sait, d'un précis redoutable,
Harceler, écraser les Boches malfaisants.

**Biplans ou monoplans patrouillent sans relâche !
Toujours quelqu'un d'entr'eux là-haut fait le planton.
Quand le taube les voit, il s'enfuit comme un lâche,
Et le gros zeppelin détale en vrai capon.**

**Volez, planez, montez, beaux voltigeurs de France,
Nimbez-vous de soleil : dans ses rayons altiers,
Servez-vous à plein cœur d'audace, de vaillance,
De son or immortel fulgurez vos lauriers !**



VIVE L'ITALIE

Virgile l'a chanté : " dans son ciel l'Italie
Entendra le grand bruit des armes des combats."
La terre de César, terre de Cornélie,
Voit de nouveau surgir un peuple de soldats.

Il ne se pouvait pas que ta mort héroïque,
Vaillant Garibaldi, sous un drapeau latin,
Demeura sans vengeance et resta sans réplique.
Dans le sang ennemi, ton linceuil sera teint.

Regarde, grand ancêtre à la chemise rouge,
Devant ton monument ta doctrine passer ;
C'est ton idée en marche et ta haine qui bouge.
Tu maudissais l'Autriche : ils sauront l'écraser !

De Rome la superbe aux divines coupoles,
De Naples, de Milan, de Gênes, de Turin,
De la belle cité, de Venise aux gondoles,
S'élève un même cri : Reprenons le Trentin !

C'est à Solferino qu'avec la baïonnette
L'Empereur des Français a chassé l'Autrichien.
A Victor Emmanuel faisant la place nette
De la dette d'honneur, on se souvient : c'est bien !

L'Italie a le droit, comme sa sœur la France,
De reprendre aujourd'hui les deux pays perdus.
Trieste, Metz, Strasbourg, sonnez la délivrance,
Vous allez embrassez vos drapeaux revenus !

Le sinistre vieillard, que la tombe réclame,
Est le complice fier de Guillaume assassin,
Ce monarque chrétien, sanguinaire dans l'âme,
Applaudit le Kaiser brûlant Reims et Louvain.

Devant de tels bandits, nulle race latine
N'a le droit d'être neutre, et quand un Cardinal,
Captif des Empereurs, est gardé dans Malines,
L'insulte au Vatican arme le Quirinal.



J'AI FAIT MON DEVOIR

Il était resté seul et la balle ennemie
Avait, sans le vouloir, épargné le sergent.
Ses braves compagnons, sur la terre rouge,
Paraissent dans la mort implorer le vivant.

“Ils veulent que je sauve au moins la mitrailleuse.”
Il dit et, saluant tristement les héros,
Il fait à découvert la route périlleuse,
Se traînant et portant le canon sur le dos.

Juste comme il tournait l'abri d'une meulette,
Son colonel surprit l'exploit de ce soldat :
“Sergent Pasquin, fit-il, vous aurez l'épaulette,
Je vous fais adjudant, je ne puis que cela.”

Quand plus tard il reçut, avec la croix de guerre,
Son brevet d'officier : J'ai fait tout bonnement,
Pensa-t-il, le devoir que m'enseigna mon père.
J'en suis fier, car je sais qu'il en sera content.



LES " MARRAINES "

Sexe faible et puissant, dans cette heure tragique,
Femmes vous égalez le meilleur combattant.
Française, Russe, Serbe, Anglaise ou de Belgique,
Vous aurez soutenu nos courages souvent.

Contre l'envahisseur, la femme de Serbie,
Dérochant le fusil, comme un homme se bat;
Puis, de la même main que la poudre a noircie,
Bercera son enfant au retour du combat.

A Bruxelles l'on mit la femme d'un ministre,
Pour avoir trop de cœur, de longs mois au cachot!
Sans droit, d'Edith Cavell Guillaume le sinistre
Signa l'arrêt de mort de sa main de gerfaut.

Depuis l'aube on luttait, et quand vint la brunante,
La victoire penchait pour les soldats du Czar.
Le commandant succombe et la troupe hésitante
Va perdre tous ses gains par un fatal retard.

Mais une Moscovite, une femme sublime!
Laisant là ses blessés devant le Front, surgit,
Lance le régiment que son ardeur anime.
Les Russes sont vainqueurs! Confuse, elle rougit.

Femmes de France, puis-je—étant de la famille —
Evoquer sans orgueil votre rôle si beau!
D'héroïques mamans notre histoire fourmille,
De Clothilde partant sans fin est ce tableau

Je note en finissant cette charmante aubaine
Dont "le Cri de Paris" fut l'aimable facteur:
Aux vaillants Canadiens de donner pour marraine
Une jeune Française au tendre et noble cœur.

Filles de mon pays, dites de douces choses
A vos braves cousins venus du Canada !
Une tâche jolie à votre âme s'impose :
Rappeler leur foyer à ces jeunes soldats !

Aux instants du repos, sans oublier leur blonde,
Les gars du St-Laurent recevront tout heureux
La lettre de "Marraine" et sa douce faconne
Pour l'absente fera la causette avec eux!



LES FORGERONS DE FRANCE

France, pour évoquer ton œuvre magnanime,
Qui par les siècles sert le Droit, la Liberté,
Le granit est vivant et le bronze s'anime.
Lyres, pinceaux te font une immortalité.

Ton histoire est si vieille et si jbone et si large
Qu'elle encercle le monde et s'empare du ciel
Par la croix de Clovis et quand le Corse en marge
Y place d'Austerlitz l'historique soleil.

De Vercingétorix aux vainqueurs de la Marne
La valeur se transmet et le Franc chevelu,
Endurant et sans peur que notre race incarné,
Est l'ancêtre idéal de notre fier poilu.

A cette longue histoire il manquait une épître,
Celle de l'ouvrier, du travailleur français,
Aux exploits du soldat ajoutant un chapitre,
Sans relâche forgeant les armes du succès.

Et lorsque les mineurs de la noble Angletrrrre
Profitent de la guerre et lâchent leur marteau,
La France peut montrer sa classe prolétaire
Travaillant nuit et jour pour l'amour du drapeau.

J'admire nos troupiers dans le feu des batailles,
Par la poudre grisés, par le péril grandis,
Se riant de la mort et des sacs à mitrailles,
S'offrant, luxe sanglant, des Boches pour tapis.

J'exalte nos marins, sur les vagues profondes,
Déployant nos couleurs et faisant du trépas
Un tableau si puissant, que du socle des ondes
Aux cimaises du ciel, le cadre en est trop bas

Tes forgerons, Creusot, la poitrine brûlée
Et les yeux ravagés aux feux du laminoir,
Des fusils, des canons surveillant la coulée,
Sont aussi les héros d'un simple et grand devoir.



ÉCOLIERS MOISSONNEURS

Le ministre de l'agriculture de
France demande aux écoliers de
faire la moisson. — Les journaux.

Ecoliers, mes amis, la France vous appelle !
Quand d'autres dans le sang moissonnent des lauriers,
Il faut pour les nourrir abattre la javelle,
Broyer la gaine d'or des froments nutritifs !

Trop jeunes pour servir dans l'intense mêlée,
Dont votre esprit pourtant partage les ardeurs,
Vous ferez votre part de besogne sacrée :
Vos aînés sont soldats, vous serez moissonneurs !

Chacun doit travailler pour la même victoire :
Forgerons, torse nu, martelant le canon,
Douce nurse pansant les fronts couleur d'ivoire,
N'ont qu'un seul idéal et qu'un seul horizon.

Maintenant, pour toujours, à la terre de France,
Si nous voulons garder sa chère Liberté,
Il faut qu'un grand effort par chacun se dépense.
Tout repos aujourd'hui serait une lâcheté !

Les bleuets amoureux, les blanches marguerites,
Les fiers coquelicots: patriotiques fleurs,
Déployant du drapeau les gammes favorites,
S'étalent sur le sol qu'arrosent vos sueurs.

Réveillez-vous aux chants que lance l'alouette,
L'oiseau dont se parait le casque des Gaulois !
L'acier de votre faux est une baïonnette
Qui prépare vos mains à de plus hauts exploits!

Votre peau rougira sous le soleil qui brûle !
La fatigue poindra vos corps d'adolescents !
Lors vous crierez "Verdun" ! c'est le mot qui stimule !
Et vous faucherez dur, comme fauchent vos grands !

Ecoliers moissonneurs, dont l'arme qui rutille,
Pour le pain du troupier jouche les grands blés roux,
Aux écoliers futurs votre labeur utile
Fièrement sera dit et les rendra jaloux !

29 juillet 1916.



L'ŒUVRE DU "PAYSAN FRANÇAIS"

HOMMAGE RESPECTUEUX A LADY GOUIN.

Lady Guoin a été nommée présidente du Comité de Québec chargé d'aider les paysans de France à restaurer leurs foyers dans les départements envahis.— (Les journaux.)

Le paysan français garde pour sa patrie
Le culte avec lequel il naît, grandit et meurt.
Mais le pays natal, la vieille métairie,
Sont les vrais horizons qui bornent son bonheur.

Qu'il habite l'Artois, aux collines boisées,
Dans l'Aisne, où sous le joug labourent les bœufs roux,
Dans le nord hérissé d'usines enfumées,
"Rien n'est plus beau, dit-il, que le coin de chez nous."

Le brave laboureur met sa gloire rustique
Dans les nombreux enfants, dans les lourdes moissons,
En donnant à Malthus la féconde réplique,
Il peuple les berceaux, sème les froments blonds !

Après le dur travail, au sein de sa famille,
Le paysan, le soir, satisfait de son sort,
Admire ses garçons, sa vigoureuse fille,
Lutine un peu sa vieille et tranquille s'endort.

* * *

Soudain le tambour bat et la France se dresse !
Contre l'envahisseur, c'est la lutte à finir !
Le vieux semeur alors regrettant sa jeunesse,
Béni ses rudes gas qui vont vaincre ou mourir !

Une nuit l'Allemand a cerné le village,
Massacré les bébés, fusillé les vieillards.
C'est le cri déchirant des femmes qu'on outrage !
Tout est pillé, brûlé, sali, par les soudards !

C'est le grand sacrilège et la douleur horrible,
Des foyers profanés, des souvenirs souillés !
C'est le sol envahi, le néant indicible,
Des longs labeurs perdus, des avenir brisés.

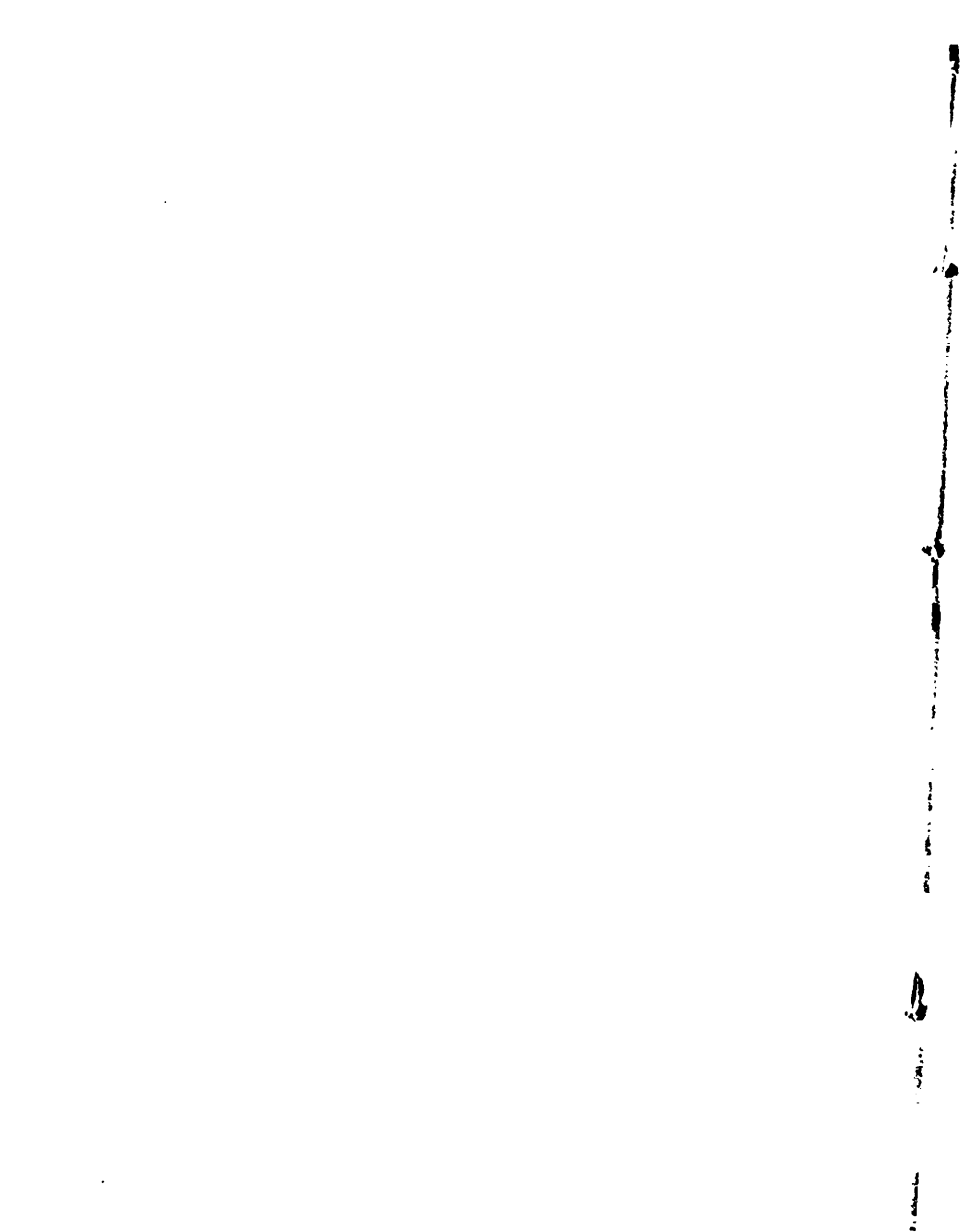
Du métayer, chassé de sa chère campagne,
On pleure les malheurs aux bords du St-Laurent.
L'"œuvre du paysan", commençant sa campagne,
Grandira leur courage en y compatissant.

On reverra bientôt dans tous ces "coins" de France,
Radieux et vainqueurs, des villages surgir !
L'aide du vieux Québec, dans cette renaissance,
Evoquant le passé, saura les embellir.

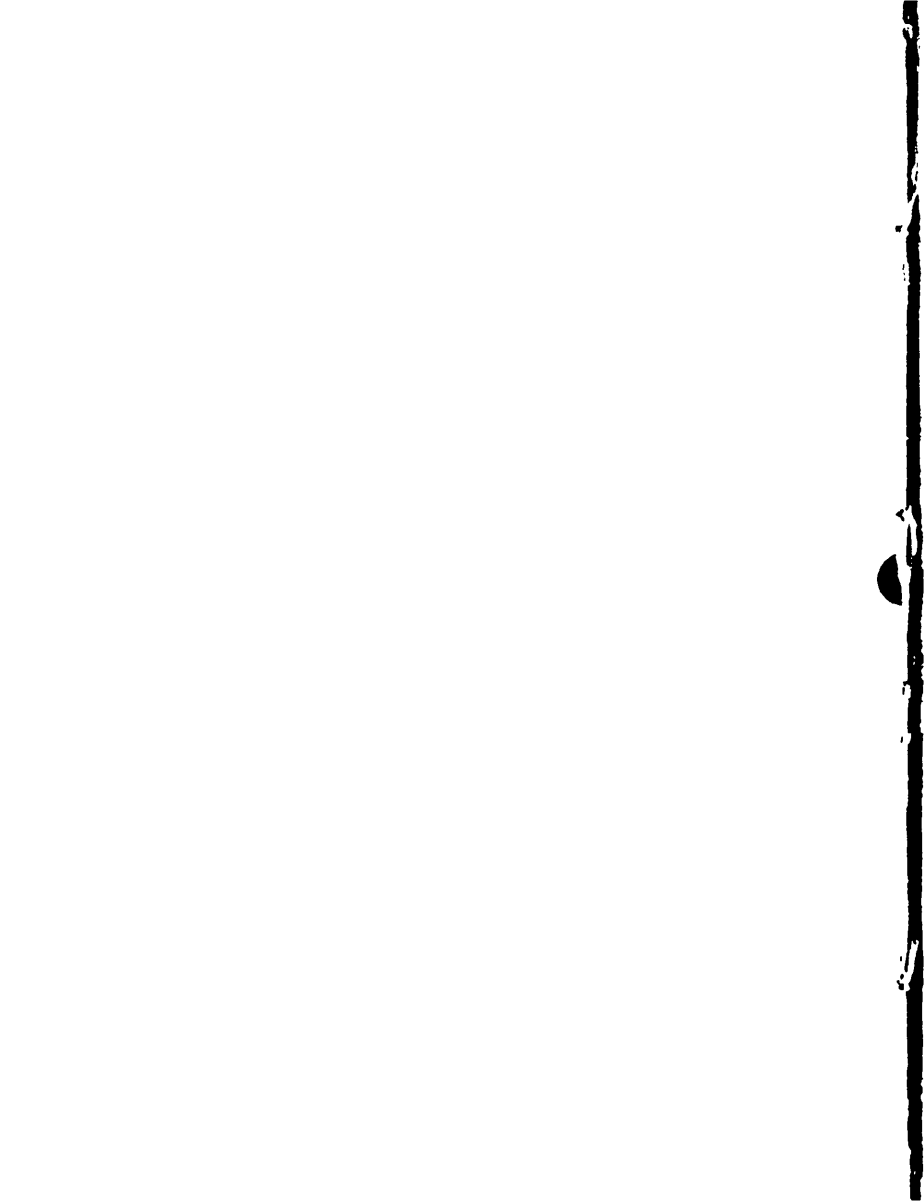
* * *

Vous qui compatissez à ces sombres misères,
Dames du Canada, l'œuvre que vous fondez
Mérite que, pour vous, dans leurs albes orières,
Tous les petits Français disent un bel "Ave" !

8 avril 1916.



L'ÂME FRANÇAISE



LA CROIX DE GUERRE

Cette croix-là, petit, jamais on ne l'achète,
Ce n'est pas un joujou plaqué d'or et d'émaux,
Le bronze des canons sobrement s'y reflète,
Et souvent il s'y teint du sang de nos héros.

Il faut pour obtenir, la noble croix de guerre,
Chaque poilu le sait, simplement il le dit,
Avoir l'âme française et la valeur austère
Qui fait un vieux grognard du plus jeune conscrit.

C'est l'insigne qui crée en notre République
Cette caste nouvelle ayant pour tout blason,
Sur un ordre du jour, la phrase symbolique:
"S'est conduit sous le feu de vaillante façon."

C'est l'emblème qui peint dans sa rude apparence
Du Français d'aujourd'hui le courage latent,
Acceptant sans éclat la guerre d'endurance,
Renonçant par devoir à sa fougue d'antan.

Le Poilu, recevant cette croix prolétaire,
S'étonne d'un exploit commis sans y songer!
Tant chez lui le courage est un acte ordinaire
Accompli par instinct et sans même y penser.

“En avant!” on bondit, joyeux, de la tranchée,
Courant à découvert baïonnette au canon,
Un clairon tout sanglant, sa main droite broyée,
Dit: “Me voilà gaucher” et sonne un rigodon!

Pour chercher les blessés, sous la balle ennemie
Braves, nos soldats vont, un pauvre rescapé.
Tout fiers de ramener, au péril de leur vie,
Après du bataillon, un pauvre rescapé.

Un novice parfois faiblit sous la mitraille,
Une vieille chanson, qui lui revient soudain,
Réveille son ardeur, le lance à la bataille,
Écoutant en son cœur la douceur d'un refrain

Nous lui ferons à part sa page d'épopée,
A cet ordre nouveau né de l'Égalité,
Que donnent les combats et l'ardente mêlée,
Parfois seul héritage à l'orphelin laissé.



L'ÂME FRANÇAISE

Homage respectueux à Monseigneur Lenfant, évêque de Digne, en souvenir de sa visite à l'Union Nationale Française de Montréal, le 14 avril 1916.

Quand Pâques. l'an dernier, mêlait ses sonneries
Aux bruits de la bataille, au fracas des canons,
J'ai cru, si longues sont ces minutes meurtries,
Qu'aujourd'hui la victoire aurait ses carillons.

Mon cœur calculait mal — l'Allemagne qui râle,
A l'orgueil d'un seul homme immole ses enfants !
Arras, Reims et Louvain n'ont plus de cathédrale,
Et celle de Verdun s'écroule maintenant.

Brûlez nos monuments dans votre basse haine,
De tout ce qui n'est pas lourd et vil comme vous,
Aphonez nos clochers du Nord à la Lorraine !
Jamais vous ne verrez la France à vos genoux !

Le Kaiser souriait au bruit de nos discordes :
En France, pensait-il, ils sont trop divisés,
L'antimilitarisme à la Chambre déborde,
J'aurai vite raison de ces écervelés.

Guillaume, ils t'ont volé leurs énormes salaires,
Tes limiers t'apportant des chiffres et des plans ;
Ce que n'ont point compris tes espions vulgaires,
C'est que l'âme française a des droits tout puissants.

Dès le premier appel, l'amour de la patrie,
Miracle bien à nous, groupa tous les partis !
Les yeux sur ton drapeau, France, mère chérie,
Pour défendre ton sol tous tes fils sont unis.

Quittant pour cette lutte, où leur tâche est tracée,
Les prêtres leurs autels, les civils leurs foyers,
Egaux sous l'uniforme aiment, dans la tranchée,
Vivre la même gloire et les mêmes dangers.

Ils font aussi leur part, ceux-là, dans cette guerre,
Que leur sexe ou leur âge empêche de s'armer :
Anges des hôpitaux, claironneurs de la chaire,
Comme vous, Monseigneur, nous disant d'espérer.

Certes, nous l'avons tous la superbe espérance !
Sonnez vos carillons, cloches du Canada,
A Pâques, l'an prochain, tous les clochers de France,
Même les grands blessés, diront leur Gloria.

Emportez, Monseigneur, à nos fils, à nos frères,
D'une France groupée, autour de vous, ce soir,
Aux vivants, l'accolade, et les saintes prières
Aux héros glorieux qu'on ne doit plus revoir.

LA GLAISE DE FRANCE

“Les lourds canons prussiens s'en-
lisent dans la glaise.”

Les Journaux.

Le Kaiser avait dit : “ Je suis victorieux ! ”
Ignorait-il alors les forces de la France ?
Savait-il pas, ce fou, ce barbare odieux,
Que tout fournit chez nous la sainte résistance ?

La sentinelle veille et la mort, un instant,
Lasse de moissonner, dans la nuit se repose.
De la région d'Arras, sourd un gémissément !
C'est la terre criant tout le sang qui l'arrose.

Du profond de son sein enfantant des guerriers,
La France périra, si le ciel un jour tombe !
Si, dans le firmament, tous les astres altiers
Sont, un soir, mutilés par la teutonne bombe.

Sous la glèbe s'apprête un nouveau combattant !
Contre l'envahisseur, le sol de ma patrie
Veut sa part de combat comme un soldat vivant !
La France se défend jusqu'en son inertie !

Terre dont fut pétrie " Le Penseur " de Rodin,
D'où Frémiet fit surgir sa " Jeanne " et son Archange " !
Te voir ainsi souiller ! Voir les porcs de Berlin
T'imposer pieds et cœurs suintant la même fange !

Les artilleurs prussiens, dans leur galop furieux,
Sont enlisés soudain : l'argile a sa vengeance !
Ses mille crocs gluant mordant sur les essieux,
Les gros canons sont pris par la glaise de France !



DEBOUT LES MOTS !

C'est le verbe puissant, c'est le mot qui martelle
Dans chaque cœur français, pour le suprême effort,
L'héroïque courage et la force immortelle
Qui gagnent les combats et méprisent la mort.

Poète ou prosateur, forgerons de pensée,
La France à votre esprit réclame son écot.
Si tu ne peux servir soldat dans la tranchée,
Travaille à son renom sur l'enclume du mot.

A côté des exploits de notre République,
Que sifflent les obus, que grondent les canons,
De la charge des Mots la caractéristique
Prépare à nos petits de superbes leçons.

"Haut les cœurs", s'écria, désignant la frontière,
Dans un geste vengeur, le lorrain Poincaré.
Ce mot d'un même élan vit dans la France entière
Tous les partis unis pour le devoir sacré !

“Haut les cœurs”, a redit chaque mère française,
Sans un pleur au départ embrassant ses enfants,
Maîtrisant sa douleur lorsque la Marseillaise
Résonnait et lançait ses appels entraînants.

“C’est pour la France”, dit la charmante fillette,
Dont le taube allemand, massacreur d’innocents,
D’une bombe broya la jambe si fluette,
Quand l’enfant revenait de l’école en riant.

“Vive la France” ! puis, cette prière dite,
L’océan entomba les marins du Bouvet.
Sur la vague qui court, la gloire qui médite
Fait à son livre d’or fièrement un signe.

“Debouts les morts” ! Alors, spectacle fantastique,
On vit se soulever nos blessés expirants,
Saisissant leurs fusils, à cet ordre magique,
Pour garder leur tombeau contre les Allemands.

Pour les grands chefs aussi sont les heures amères.
“Trois de mes fils sont morts, dit notre Castelnau,
Mais il m’en reste deux qui vont, comme leurs frères,
France, si tu les veux, mourir pour ton drapeau !”

C’est le mot de Jean Bart : “Mes gas, à l’abordage”.
Que, jaloux des aïeux, un jeune commandant
Vient de resurgérer des gloires d’un autre âge,
Prenant un vaisseau turc à la mode d’antan.

Dans ces gammes du cœur, que nous sonne la guerre,
Combien sonores sont celles du grand Laurier :
"Que n'ai-je mes vingt ans, dit le vieux chef austère,
Je prendrais le fusil, je me ferais troupiier !"

Dans les écrins germés du feu des pierreries,
Dans les ostensoirs d'or, dans les cloisons d'émaux,
Muse, retiens-les biens ces vaillances qu'on crie !
Pour ton chant triomphal, campe : "Debout les mots."



LÀ-BAS

“ Là-bas ”, deux petits mots, un souvenir qui meurt.
Là-bas c'est le château simple et bonne demeure,
Où, sans même y songer, j'ai vécu mon bonheur,
Où m'embrassait si doux la mère que je pleure.

Tout est meurtri là-bas, tout un passé se brise.
Là-bas c'est mon Artois, paré de vieux moulins,
Ronflant, tournant de l'aile aux sautes de la brise,
Rendez-vous des pigeons, entresol des lapins.

C'est Boulogne, là-bas, où Napoléon veille,
Gardant sur sa colonne un geste menaçant.
Ton beffroi dentellé comme un rucher d'abeille,
Arras, servit de cible au Teuton malfaisant.

Là-bas sont les manoirs, les vastes métairies,
Les champs et les vergers, blés d'or, velours des fruits.
Là-bas ce sont du Nord toutes les industries,
C'est l'orgueil de la France unique en ses produits.

Là-bas sont les grands vals et la forêt moussue !
Galoppant et sonnant de puissants “ Bien aller ”,
On rappliquait les chiens sur la piste rompue
D'un renard maraudeur ou d'un vieux sanglier.

Autour des vieux moulins la bataille fait rage,
Nos valeureux soldats, luttant un contre cent,
Font des envahisseurs un superbe carnage.
Nombreux, France, sont morts tes fils en t'acclamant.

Ce qu'on chasse aujourd'hui, c'ett la brute teutonne.
Là-bas dans les vallons, dans les champs et les bois,
L'on traque sans répit le prussien aux abois.
Tueur d'enfants tremblant quand la charge résonne.

Là-bas, France, viendra ta complète revanche,
Songe alors aux martyrs du Kaiser assassin,
Garde que la pitié sur ton âme s'épanche,
Il faut de ce fléau sauver le genre humain.

Octobre 1915.



C'EST UN MATIN DE JUIN

C'est un matin de juin, très lourd, très bas, très sombre.
Le Soleil effrayé d'éclairer tant d'horreur,
Las de traîner la mort chaque jour dans son ombre,
Ecrase l'horizon de sinistres rougeurs !

Des collines d'Artois aux coteaux de Champagne,
Des rives de l'Yser aux berges de l'Escaut,
Les cadavres blanchis jalonnant la campagne,
Font d'un riche pays un immense tombeau.

C'est un matin de juin sans fleurs et sans sourire,
Dans les bois saccagés par le f 1 des obus
L'oiseau n'a plus de nid et le soldat expire,
Songeant aux êtres chers qu'il ne reverra plus.

Dans les plaines du nord la robuste faneuse,
Qui liait en chantant les sainfoins odorants
Sur le sol éventré que la mitraille creuse,
Macabre fenaison, ramasse des mourants.

C'est un matin de juin ! Dans l'église brûlée,
Millet, c'en est fini du son de l'Angelus.
Ton laboureur est mort, sa femme est outragée,
Et ton curé se bat entre deux Oremus !

Brisez, peintres français, vos palettes chargées
De soleil et d'azur; mais de rouge et de noir
Sur vos toiles, tracez la rage des tranchées.
Perpétuer la haine est tout votre devoir!

C'est un matin de juin, devant la baïonnette,
Enfin sorti du trou nous tenons l'Allemand.
Ah! le bon déjeuner à la grande fourchette
Que les Français font là! frappant et tailladant!

La lutte est enragée, on tue et l'on s'égorge,
C'est dans un corps à corps reprenant son drapeau
Que de ses doigts crispés, comme un étai de forge,
Poilu strangule un boche et lui coupe la peau!

C'est un matin de juin: La douloureuse terre
D'où montait autrefois l'orgueil des moissons d'or,
Connait, comme le Christ, un déchirant calvaire:
Sanglante et sans épis quand luira Messidor!

De la France debout, l'histoire n'est pas close
Dans du sang de héros, dans du sang de martyr
Du triomphe français germe l'apothéose
Dont tes fils, O Québec! pourront s'enorgueillir.

C'est un matin de juin: devant le tricolore,
Je me refais du cœur, je vis dans l'avenir.
Nul ne connaît Demain! mais tout ce que j'implore,
C'est de crier: victoire avant que de mourir.

“ JE ME SOUVIENS ”

“ Je me souviens ! ” Québec, j’admire ta devise.
Combien elle m’êtreint, depuis qu’en mon Artois,
Sous le fer et le feu croulent la vieille église,
Les châteaux blasonnés, comme les pauvres toits.

Combien elle m’êtreint, quand tous ces coins d’idyle,
Ces plaines, ces vallons, orgueil des métayers,
Ces coteaux et ces bois que le boulet mutile.
Sont d’inanes déserts ou d’horrendes charniers.

C’était, je me souviens, au temps de ma jeunesse,
En février déjà, se livrant au soleil,
La nature chez nous attendait la caresse,
Du baiser printanier fécondant son réveil !

C’était le branle-bas joyeux dans le village,
La ferme s’animait : le coq sonnait aux champs,
Le carton¹ préparait son rustique attelage,
La méquenne² riait de ses propos galants.

Dans le pays minier, à Lens, à Laventie,
Tout de houille poudrés, de robuste garçons
Taquinaient sans façon la fille bien bâtie,
L’épouse de demain, la reine des coron.

1 et 2. Les mots *carton* et *méquenne* sont du patois artésien, ils désignent le valet de charrue et la servante de ferme.

Je me souviens, Arras, de ta place espagnole !
L'on y voyait passer tant de jolis minois.
Le tranquille rentier, sur un ton bénévole,
Le soir y colportait les potins arragois.

Maintenant le silence habite le village,
Une lourde terreur plane sur le coron.
Les Allemands sont là, se livrant au pillage.
Fratiquant leur " Kultur " baionnette au canon.

Que reste-t-il, Arras, de ta place espagnole ?
La mitraille passant y creva les maisons ;
De l'antique beffroi l'horloge est sans parole,
Sur les murs délabrés s'acharnent les teutons !

Nous l'aurons, cependant, malgré toute sa rage,
Cet Allemand maudit un jour à nos genoux.
Lors, si je vis, j'irai, dolent p lerinage,
Dans les ruines d'Artois pleurer, mourir chez nous.

Février 1916.



SANGLANT CRÉPUSCULE

Décembre, sombre fin et sanglant crépuscule
De l'an qu'on va rayer du tableau des espoirs.
La victoire est avide et farouche calcule
Ce que nous lui paierons encore pour l'avoir !

L'esprit épouvanté n'ose même prédire
De mil neuf cent dix-sept quel sera le destin !
L'Humanité s'épuise et ne peut plus suffire :
C'est la ruine aujourd'hui, demain c'est la faillite !

Dans sa fécondité, la nature est frappée.
Les mâles les plus forts, les sols les plus féconds :
Cadavres et charniers: quel envers d'épopée!
Vides sont les foyers, stériles les sillons!

Des ruines de l'Europe à la riche Amérique,
Des villayets d'Asie aux douars africains,
Pour la mort on travaille, et la femme fabrique.,
Au lieu de procréer, d'homicides engins.

Un an déjà passé, par veule politique,
De criminels égards entourant Constantin,
A ce traître on permit de nous faire la nique
Et d'obéir à l'ordre envoyé de Berlin.

Quelle puissance a craint de se montrer brutale?
Sarail voulait agir, qui ne l'a point permis?
Kitchener à sa place ou bien Galliéni
N'eussent point accepté cette lenteur fatale.

Ces funestes retards du jeu protocolaire
Laissent le Basileus ouvertement trahir.
Il fallait l'exiler ainsi que sa mégère,
Même les fusiller pour plus vite en finir.

Qui règne maintenant sur la ville d'Athènes?
Appuyés par le Roi des Allemands narquois,
Même sur nos soldats assouvissent leur haine.
Pour sévir du Fournet attend l'on ne sait quoi!

Ne croyez pas surtout, amis de l'Allemagne,
Que je doute un instant que l'on sera vainqueur.
Mais je brûle de voir que dans cette campagne
Les alliés montrent moins d'entente que de cœur.

Nombreux sont les récifs, terrible la tourmente.
Plus vigoureusement, un seul doit commander,
Sans épuiser l'armée aux rages de l'attente.
Plus dur est le travail, plus fort il faut cogner.

L'Allemand, où qu'il vive et quel masque qu'il porte,
Artiste ou professeur, banquier, prêtre, esprit fort,
A contre nous la haine, et si lourde et si forte,
Qu'elle le prend naissant et survit à sa mort.

Jurons à nos héros, à leurs vaillantes mères
De ne jamais donner à l'ennemi commun
Un appui quel qu'il soit, et d'être doctrinaires,
Intransigeants, brutaux, lorsqu'il s'agit d'un Hun.

10 décembre 1916.



LA PAIX

Guillaume qui connaît, mieux que nous, sa détresse,
Voudrait se prévaloir d'un geste très humain ;
Espérant profiter d'un instant de faiblesse
Qui nous fit ménager l'ignoble Constantin.

C'est la rude leçon de cette fin d'année.
Comprendrons-nous, enfin, que contre des bandits
Toute lutte loyale est chose surannée,
A la cravache il faut mener ces mercantis.

Le prussien insolent, hypocrite et cynique,
Ose parler de paix, en dicter la teneur !—
Il paraît ignorer notre tâche héroïque
D'Alsace et de Lorraine ; il veut rester seigneur.

Sous un air arrogant c'est la preuve évidente
Que Berlin affamée est lasse de souffrir.
Guillaume voit l'abîme ; enivré d'épouvante
Il veut bluffer encore, avant que d'en finir

C'est un monstre aux abois, une bête acculée.
On ne discute pas avec un assassin ;
On l'égorge d'abord, puis on pose l'épée.
L'heure n'appartient plus au fibustier germain.

Et la carte à payer ? Guillaume, tu l'oublies !
Le sang de nos héros, nos ruines, nos martyrs !
Tu demandes la paix—l'indécente folie !
Nous la ferons plus tard et sans te prévenir.

Nous la ferons, vois-tu, quand ton peuple lui-même
Viendra la quémander pour un morceau de pain ;
Quand courbé sous le poids de son propre anathème
Nous t'aurons, à merci, comme un déchet humain.

La paix démembrera ton orgueilleux empire !
De dominer Paris, un jour tu t'es vanté !
Nous t'y préparons, prince au féroce sourire,
Tout en haut de l'Eiffel, un petit tabouret !

De là tu pourras voir dans notre capitale
Des défenseurs du droit, le triomphal retour !
Tu n'apposeras pas ta signature sale
Au "chiffon de papier" qu' te raille à son tour.

17 décembre 1916.



LA CHAÎNETTE

NOËL 1916.

A Monseigneur Bruchési, l'Archevêque patriote, aux poilus et aux bleuets de Montréal au front, retour du front, ou glorieusement tombés pour la Vieille Patrie.

D'or et de diamants les vitrines ruissellent.
Bracelets et colliers, sur leur lit de velours,
Reflètent sous le gel, leurs milliers d'étincelles:
Prix de fausses baisers, de bourgeoises amours !

La veuve d'un héros peut donner à sa fille,
Une enfant de seize ans, belle comme un Watteau
Un plus rare bijou que cette pacotille !
Ce cadeau de Noël rien ne vaut ce qu'il vaut.

Il est d'acier poli, blanc comme la médaille
Qu'elle passait au cou de l'époux qui portait.
Il est tombé, là-bas, brave dans la bataille.
L'épouse a pu ravoïr l'insigne qu'il portait.

Elle est d'acier poli la chaînette de gloire
Que le troupier français, fièrement, porte au bias !
La plaque, les maillons sont des témoins de gloire
Qu'avec tout l'or du monde on n'achèterait pas.

Sur l'albe de l'acier une perle est tombée:
C'est un peu de son sang versé pour le pays,
Mettant au matricule une gemme sacrée,
Plus puissante que l'or, plus pure qu'un rubis.

Noël, petit bleuet, triste, ta mère veille.
C'est la première fête où manque ton baiser!
Noël, rude poilu, de sa bouche vermeille,
Ton enfant te demande et voudrait t'embrasser !

Noël ! songe bleuet : regardant ta chaînette,
A la France d'abord : ta mère ainsi le veut.
Noël ! pensez, poilus, que l'ennemi qui guette,
Asservirait vos fils, si vous n'étiez au feu !

Noël, appui divin, qui du temple s'élançe ;
Car cet Enfant qui naît c'est lui de Dieu des Francs.
Français et canadiens acclamez sa naissance
Il porte la chaînette à l'un de ses bras blancs.

Noël 1916.



UN BON FRANÇAIS

Je tiens à remercier personnellement M. Marcel Gabard, sténographe officiel, à Montréal, un bon Français de retour du front, qui, en répondant pour moi, m'a permis de publier ce volume qui représente la guerre de l'écrivain qui n'a pas le bonheur de pouvoir aller au front.

C. L. DE ROODE.





TABLE DES MATIÈRES

Verdun.....	7
Sous Verdun.....	10
Les ruines de Verdun.....	12
Les trois croix.....	14
L'Immortelle.....	16
La terre Lorraine.....	18
<i>Héros et Martyrs</i>	21
Galliéni.....	23
Quelque part sur le front.....	25
Le lieutenant Revol.....	27
Le bleuet.....	29
Tri-symbole de gloire.....	31
Le meurtre d'Edith Cavell.....	33
Le martyr de Lille.....	35
" Lusitania ".....	37
<i>Les gloires canadiennes</i>	39
Légion d'honneur.....	41
Le vingt-deuxième régiment.....	43
Laval héroïque.....	45
"Made in Canada".....	47
Les héros de Langemarck.....	49
Soldats du Canada.....	51
Courcelette.....	54
" Les poils aux pattes ".....	56
Le 178ème régiment C. F.....	58
Il " Barre " les Boches.....	60
Francs Canadiens.....	62
<i>Étapes et Fêtes de la guerre</i>	65
Victoire de la Marne.....	67
Nous aurons la victoire.....	69
Deux ans de guerre.....	72
L'enjeu.....	76
Joffre le " taciturne ".....	79
L'Hallali.....	81
La chasse de Joffre.....	83

Les glas de 1914.....	85
La Toussaint.....	87
Les glas de 1915.....	88
Etoiles et glas.....	91
Arbre de Noël français.....	94
Le sapin de Than.....	96
Un canon pour berceau.....	100
Dans les bras d'un Poilu.....	102
Aux soldats canadiens sur le front.....	104
Claironnées de Pâques.....	106
Pâques 1915.....	108
Le Dieu des Francs.....	109
Le quatorze juillet 1915.....	113
14 juillet 1916.....	115
Pour mieux haïr.....	117
Les " Catherine " de 1915.....	119
<i>Les Vautours</i>	121
Les zeppelins.....	123
Il échappe au gibet.....	125
La cage de fer.....	127
Guillaume le prophète.....	129
Sois heureux Kaiser !.....	131
Ferdinand le Maudit.....	134
Son crime lui survit.....	136
<i>Cœurs Vaillants</i>	139
Joffre et Laurier.....	141
Chair de héros.....	143
Paladins de l'Azur.....	145
Vive l'Italie.....	147
J'ai fait mon devoir.....	149
Les " Marraines ".....	150
Les forgerons de France.....	152
Ecoliers moissonneurs.....	154
L'Œuvre du " Paysan Français ".....	156
<i>L'âme Française</i>	159
La Croix de guerre.....	161
L'âme française.....	163
La glaise de France.....	165
Debout les Mots !.....	167
Là-Bas.....	170
C'est un matin de juin.....	172
" Je me souviens ".....	174
Sanglant Crépuscule.....	176
La Paix.....	179
La Chalnette.....	181

Publié avec la haute appréciation de :
Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal.
Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de la Province
de Québec.

Du Très Honorable Sir Wilfrid Laurier.

De l'Honorable Sir Lomer Gouin, premier ministre de la
Province de Québec.

Monsieur le Conseiller d'Ambassade, C. E. Bonin, Con-
sul général de France au Canada, etc.

Tous droits réservés.

C. L. de Rooden
